Deuxième Année. — N° 2. Février 1911.

LA GNOSE

REVUE MENSUELLE

CONSACRÉE A L'ÉTUDE DES SCIENCES ÉSOTÉRIQUES

SOMMAIRE

ADMINISTRATION

76, rue de Rennes, PARIS (VIe)

ABONNEMENTS : France (un an) **8** fr. Étranger (un an) **10** fr.

Le numéro : **1** fr.

Deuxième Année. — N°

LA GNOSE

REVUE MENSUELLE
CONSACRÉE A L'ÉTUDE DES SCIENCES ÉSOTÉRIQUES

Directeur :
PALINGENIUS

Rédacteur en Chef :
MARNES

Secrétaire de la Rédaction :
MERCURANUS

ADMINISTRATION : 76, Rue de Rennes, PARIS (VIe)

PRÉSAGES ASTROLOGIQUES

POUR LE MOIS DE MARS

Cependant, ce ne sont encore que des menaces, que l'influence de Vénus (seigneur de la maison des alliances et de la paix) contribue encore à apaiser, avec Jupiter, bien plus faible pourtant, dans le signe de Mars nocturne (le Scorpion) et dans la maison V, celle de la diplomatie. Mais, vers la fin du mois de mars, après une semaine d'accalmie, on voit l'orage s'accentuer, les mauvais présages s'accumuler très menaçants, pour se condenser dans le mois d'avril en une masse des plus dangereuses. On en parlera en détail le mois prochain, en étudiant en même temps l'entrée du Soleil dans le Bélier, qui commence le 21 mars une nouvelle période cyclique.

Les dispositions belliqueuses ou violentes, déjà indiquées à la fin du mois précédent, s'accentuent dès le commencement de celui-ci et à mesure que l'on approche du 5 (jour de la conjonction de Mars à Uranus sur l'Aigle), la Lune passant alors sur Algol, étoile des plus violentes, et sur Aldébaran, dans la XIIe maison du thème annuel. Toutes les passions surexcitées produiront sans doute une recrudescence de crimes (par le fer et le poison principalement) ; la santé générale en pourra être atteinte aussi, bien qu'assez défendue par l'heureuse influence de Vénus ; des accidents graves sont surtout à craindre (de chemins de fer, ou par explosions), ainsi que des naufrages.

De mauvaises influences de Mercure, mal placé, ajouteront la ruse et la mauvaise foi à la violence meurtrière qui prédomine alors ; les passions religieuses seront soulevées, répandant et envenimant le fanatisme (surtout en Lithuanie et en Finlande, en Arabie et en Espagne) ; le sectarisme laïque ne sera pas moins ardent pour la défense d'utopies humanitaires.

Ces violences s'accentuent, après le 5, vers le 7, puis le 13 ou les jours voisins, produisant alors des accidents de mines (explosions, éboulements) ou des tremblements de terre (en Perse, en Circassie ou dans les Balkans). La semaine du 8 au 15 sera la plus à craindre à ce point de vue : la santé y sera mauvaise, les luttes internationales ou religieuses plus ardentes partout, et les familles ou les ménages plus troublés.

Cependant, les affaires, très actives, ne seront pas mauvaises jusque vers le 10 ; la période du 10 au 15 sera très défavorable aux spéculations et au commerce. Les dix premiers jours seront très avantageux aussi aux inventeurs, surtout en tout ce qui a rapport à l'air (aviation), ou aux sciences chimiques et médicales ; les accidents y seront seulement à craindre.

Du 15 au 20, l'état de santé s'aggrave sensiblement ; les mœurs se désordonnent à tous points de vue, causant des querelles ou des crimes passionnels, et un redoublement de ruse et de mauvaise foi ; le maximum de cette perversion est vers le 21 du mois. C'est un temps funeste aussi aux relations conjugales ; il n'est pas meilleur pour les affaires, et surtout les spéculations ; quelque catastrophe financière n'y serait pas étonnante.

Les gouvernements seront exposés généralement à une vive opposition de presse surtout ; des démonstrations socialistes paraissent probables en Prusse vers le 13 ; mais les gouvernements surmonteront finalement ces difficultés et l'impopularité qui les menace.

Les rapports internationaux semblent particulièrement difficiles du 15 au 20 ; c'est cependant la diplomatie qui les règle, sans qu'on aperçoive aucune

lutte ouverte. Les pays qui paraissent les plus troublés par ces rapports sont : jusqu'au 10, les principautés ou royaumes danubiens, avec la Grèce et la Turquie, l'Arabie et la Perse ; du 10 à la fin du mois, la Prusse et la Russie s'y ajoutent, et finalement l'Angleterre et la France.

Le mois, du 25 au 31, s'achève plus paisiblement, mais c'est comme le calme qui précède la tempête ; elle éclatera, comme on l'a dit plus haut, au mois d'avril.

Il faut signaler seulement les trois derniers jours comme assez funestes à la santé et aux affaires.

En France, l'ensemble du mois offre la particularité singulière d'une agitation confuse, sans résultat, sans direction bien définie, produisant une sorte de malaise imprécis, moins dangereux cependant que chez les nations de l'Europe centrale ou orientale. La cause en est que l'influence qui prédominera sur notre pays n'est pas celle de Mars, mais celle des planètes les plus rapides : Mercure, Vénus et la Lune, qui culminent avec le Soleil au méridien de notre ciel national. Dans le mois de mars, elles passent en quadrature du milieu de ce ciel, mais rapidement et avec de singulières alternatives propices ou néfastes. Mars agira principalement sur la vie économique ou sur la santé et les mœurs.

La dépravation, les accidents y seront à craindre comme ailleurs aux époques indiquées plus haut. Les passions seront particulièrement abaissées vers le 25 et pour la fin du mois.

Pour les affaires extérieures, la diplomatie sera tout particulièrement mise en activité dans la première moitié du mois, et sera surtout difficile dans la seconde semaine (avec l'Espagne notamment) ; mais elle réussira, et aucune menace sérieuse n'apparait pendant ce temps. On en trouve de plus importantes du 16 au 20, spécialement dans les relations avec l'Espagne et l'Allemagne ; la France souffre alors d'une opposition assez générale, qui s'accentue sensiblement dans la dernière semaine du mois ; les inimitiés ne sont pas déclarées ouvertement ; elles éclateront en avril. Les 22, 25 et 28 mars sont plus accentués pour cette influence. Les intérêts coloniaux semblent jouer un grand rôle en tout ce mois.

A l'intérieur, la lutte religieuse semble prédominer surtout pendant la première moitié du mois ; d'abord favorable au parti religieux, elle se continue vers le 6 par une réaction plus générale contre lui ; le gouvernement, qui y voit faiblir sa popularité, la recouvre vers le 10 en se reportant plus ouvertement vers les partis laïques et socialistes. Ces querelles, apaisées ensuite, laissent la suprématie au peuple ; mais, dans la dernière semaine du mois, on n'aperçoit plus qu'une confusion de tous les partis, qui expose sensiblement l'autorité et la force du gouvernement.

Les affaires commerciales et financières seront peu prospères tout ce mois ; le 6 et le 20 ou les jours voisins sont marqués comme les plus malheureux.

La santé du Président de notre République semble encore bien menacée pendant ce mois, bien qu'elle soit un peu moins exposée qu'elle ne semble devoir l'être dans le suivant (Mars passant en XIIe maison, sur sa position dans le thème de nativité ; et le Soleil, maléficié, seigneur de la maison VI,

MARS 1911

Bélier

Dates		☉ Temps sidéral	☉ Long.	☉ Déc.	☾ Midi Long.	☾ Midi Lat.	☾ Midi Décl.	☾ Minuit Long.	☾ Minuit Décl.	♆	♅	♄	♃	♂	☉	♀	☿	Nœud ☊ Long.
1	M	22h32'40"	339°47'38"	A 7°54'	345°43'19"	A 4°12'	A 9°30'	352°33'30"	A 6°29'	△	<	<	△	✶	☌	.	.	»
2	J	22 36 37	340 47 50	7 31	359 26 45	3 25	3 21	6 22 38	0 10	.	✶	⊻	⊠	.	.	☌	⊻	•
3	V	22 40 33	341 48 1	7 9	13 20 44	2 25	B 3 3	20 20 36	6 14	□	.	.	.	.	⊻	P	<	•
4	S	22 44 30	342 48 10	6 46	27 21 51	1 15	9 22	34 24 8	12 24	.	□	☌	.	□	<	.	✶	•
5	D	22 48 26	343 48 17	6 23	41 27 9	0 1	15 16	48 30 38	17 56	.	.	.	oo	.	✶	⊻	P	•
6	L	22 52 23	344 48 21	5 59	55 34 23	B 1 14	20 22	62 38 13	22 30	✶	△	.	.	△	.	<	.	•
7	M	22 56 19	345 48 24	5 36	69 42 0	2 25	24 18	76 45 35	25 44	<	⊠	⊻	.	⊠	□	✶	□	•
8	M	23 0 16	346 48 24	5 13	83 48 51	3 27	26 45	90 51 38	27 20	⊻	.	<	⊠	.	.	.	.	•
9	J	23 4 12	347 48 22	4 49	97 53 46	4 16	27 28	104 55 3	27 10	.	.	✶	△	.	.	□	△	•
10	V	23 8 9	348 48 18	4 26	111 55 15	4 49	26 25	118 54 5	25 16	☌	oo	.	.	oo	△	.	⊠	•
11	S	23 12 5	349 48 12	4 3	125 51 13	5 5	23 44	132 46 19	21 53	.	.	□	.	.	⊠	.	.	•
12	D	23 16 2	350 48 3	3 39	139 39 1	5 3	19 43	146 28 55	17 19	⊻	P	.	□	P	.	△	.	»
13	L	23 19 59	351 47 53	3 15	153 15 41	4 44	14 43	159 58 57	11 58	<	.	△	P	.	.	⊠	.	•
14	M	23 23 55	352 47 40	2 52	166 38 26	4 10	9 6	173 13 53	6 10	✶	⊠	⊠	✶	⊠	oo	P	oo	•
15	M	23 27 52	353 47 25	2 28	179 45 7	3 22	3 12	186 12 1	0 13	.	△	.	<	△	P	.	.	»
16	J	23 31 48	354 47 9	2 4	192 34 36	2 26	A 2 44	198 52 53	A 5 38	□	.	.	⊻	.	P	.	P	»
17	V	23 35 45	355 46 50	1 41	205 7 2	1 23	8 26	211 17 16	11 8	.	□	P	.	.	.	oo	.	•
18	S	23 39 41	356 46 30	1 17	217 23 52	0 18	13 43	223 27 14	16 8	.	.	oo	P	□	⊠	.	⊠	»
19	D	23 43 38	357 46 8	0 53	229 27 47	A 0 48	18 22	235 25 59	20 25	△	.	.	☌	P	.	.	.	•
20	L	23 47 35	358 45 44	0 30	241 22 24	A 1 [illegible]0	22 15	247 17 35	23 50	⊠	✶	.		✶	△	.	△	•
21	M	23 51 31	359 45 18	0 6	253 12 10	2 48	25 10	259 6 45	26 13	.	<	.	⊻	.	.	⊠	.	•
22	M	23 55 28	0 44 51	B 0 18	265 1 59	3 38	26 59	270 58 31	27 27	.	⊻	⊠	<	<	.	△	.	•
23	J	23 59 24	1 44 22	0 41	276 57 0	4 19	27 35	282 58 3	27 24	.	.	△	.	⊻	□	.	□	»
24	V	0 3 21	2 43 51	1 5	289 2 17	4 49	26 52	295 10 16	26 2	oo	.	.	✶	.	.	.	.	•
25	S	0 7 17	3 43 18	1 29	301 22 31	5 7	24 51	307 39 30	23 22	.	☌	□	.	.	✶	□	.	•
26	D	0 11 14	4 42 43	1 52	314 1 35	5 11	21 55	320 29 4	19 30	P	P	.	□	☌	<	.	✶	»
27	L	0 15 10	5 42 7	2 16	327 2 9	4 59	17 11	333 40 56	14 36	⊠	⊻	.	P	P	.	.	<	•
28	M	0 19 7	6 41 29	2 39	340 25 20	4 30	11 49	347 15 13	8 52	.	<	✶	△	⊻	⊻	✶	⊻	•
29	M	0 23 3	7 40 49	3 3	354 10 19	3 45	5 46	1 10 12	2 33	△	✶	<	⊠	<	.	<	P	•
30	J	0 27 0	8 40 7	3 26	8 14 23	2 46	0 44	15 22 17	4 2	.	.	⊻	.	✶	☌	⊻	.	»
31	V	0 30 56	9 39 22	3 50	22 33 13	1 35	7 19	29 46 30	10 31	□	□	.	.	.	.	.	☌	•

Bélier

la Lune ☉	♀	☿	Nœud ☊ Long.
—	—	—	
☌	.	.	»
.	☌	⊻	»
⊻	P	<	»
<	.	✶	»
✶	⊻	P	»
.	<	.	»
□	✶	□	»
.	.	.	»
.	□	△	»
△	.	⊠	»
⊠	.	.	»
.	△	.	»
.	⊠	.	»
☍	P	☍	»
P	.	.	»
P	.	P	»
.	☍	.	»
⊠	.	⊠	»
.	.	.	»
△	.	△	»
.	⊠	.	»
.	△	.	»
□	.	□	»
.	.	.	»
✶	□	.	»
<	.	✶	»
.	.	<	»
⊻	✶	⊻	»
.	<	P	»
☌	⊻	.	»
.	.	☌	»

MARS 1911

	♆ Long.	♆ Lat	♆ Déc.	♅ Long.	♅ Lat.	♅ Déc.	♄ Long.	♄ Lat.	♄ Déc.	♃ Long.	♃ Lat	♃ Déc.	Entrée du Soleil en Bélier, le 21 mars à 6 h. 4 m.
	R	B	A		A	A		A	B	R	B	A	
2	108°59'	0°38'	21°29'	297°46'	0°30'	21° 7'	32°45'	2°16'	10°18'	224°33'	1°18'	14°58'	
4	108 58	0 38	21 29	297 52	0 30	21 6	32 56	2 16	10 22	224 32	1 19	14 57	Phases de la Lune
6	108 56	0 38	21 30	297 57	0 30	21 5	33 8	2 15	10 27	224 31	1 19	14 56	PQ le 7 à 11 h. 10 m.
8	108 54	0 38	21 30	298 2	0 30	21 4	33 20	2 15	10 31	224 28	1 19	14 55	PL le 14 à 12 h. 7 m.
10	108 53	0 38	21 30	298 7	0 30	21 3	33 32	2 14	10 36	224 25	1 20	14 54	DQ le 22 à 12 h. 35 m.
12	108 52	0 38	21 30	298 12	0 30	21 2	33 45	2 14	10 40	224 21	1 20	14 53	NL le 30 à 0 h. 47 m.
14	108 51	0 37	21 31	298 17	0 30	21 1	33 58	2 14	10 45	224 17	1 20	14 51	—
16	108 50	0 37	21 31	298 22	0 30	21 0	34 11	2 13	10 49	224 12	1 21	14 49	Perigée le 6 à 5 h.
18	108 49	0 37	21 31	298 27	0 30	20 58	34 24	2 13	10 54	224 6	1 21	14 47	Apogée le 21 à 4 h.
20	108 48	0 37	21 31	298 31	0 31	20 57	34 37	2 13	10 59	223 59	1 21	14 44	
22	108 47	0 37	21 31	298 35	0 31	20 57	34 51	2 12	11 4	223 52	1 21	14 42	
24	108 47	0 37	21 31	298 39	0 31	20 55	35 4	2 12	11 8	223 44	1 22	14 39	
26	108 46	0 37	21 31	298 43	0 31	20 55	35 18	2 12	11 13	223 35	1 22	14 36	
28	108 46	0 37	21 32	298 47	0 31	20 54	35 32	2 12	11 18	223 26	1 22	14 32	
30	108 46	0 37	21 32	298 50	0 31	20 54	35 47	2 11	11 23	223 16	1 22	14 30	

	♂ Long.	♂ Lat.	♂ Déc.	♀ Long.	♀ Lat.	♀ Déc.	☿ Long.	☿ Lat.	☿ Déc.
		A	A		A	B		A	A
2	291°32'	0°45'	22°23'	3°35'	1° 2'	0°28'	326° 1'	2° 7'	14°51'
4	293 0	0 47	22 10	6 3	0 58	1 31	329 21	2 10	13 44
6	294 28	0 49	21 56	8 32	0 54	2 33	332 46	2 10	12 32
8	295 57	0 50	21 41	11 0	0 50	3 35	336 15	2 10	11 14
10	297 25	0 52	21 25	13 28	0 45	4 37	339 48	2 7	9 52
12	298 53	0 54	21 9	15 56	0 41	5 38	343 26	2 2	8 24
14	300 22	0 55	20 51	18 23	0 36	6 39	347 8	1 56	6 52
16	301 51	0 57	20 33	20 51	0 31	7 40	350 56	1 47	5 14
18	303 20	0 59	20 14	23 18	0 25	8 40	354 47	1 36	3 33
20	304 48	1 0	19 54	25 45	0 20	9 38	358 43	1 23	1 47
22	306 17	1 2	19 34	28 11	0 14	10 37	2 43	1 8	B 0 3
24	307 46	1 4	19 13	30 38	0 9	11 34	6 45	0 51	1 54
26	309 16	1 5	18 51	33 4	0 3	12 30	10 49	0 32	3 47
28	310 45	1 7	18 28	35 31	B 0 3	13 24	14 52	0 10	5 41
30	312 14	1 9	18 4	37 57	0 9	14 18	18 53	B 0 11	7 34

Aspects mutuels

Dates	
1	♀ ⊻ ♄
2	. . . . ☿ P ♃ - ♀ Q ♂
3	☿ ⊻ ♅
4	. . . . ☉ < ♅
5	
6	. . . . ♃ △ ☉ - ☿ ✶ ♄
7	☿ ⊠ ♆ - ♀ Q ♅
8	
9	☿ P ♄ - ♂ Q ♃
10	. . . . . ☉ △ ♆, < ♄, P ♀, ♂ P ♆
11	☿ ☌ ♅
12	. . . . ☿ △ ♄, < ♂, ♅
13	
14	. . . . ♀ □ ♆, P ☿ - ♂ P ♅
15	☿ △ ♆, < ♄
16	. . . . ☿ ⊻ ♀
17	
18	
19	
20	☿ ✶ ♅, ☉ ✶ ♅, ⊠ ♃, ☌ ☿, ♂ □ ♄, ☿ ⊠ ♃
21	
22	. . . . . ☉ P ☿ - ♀ □ ♅
23	♀ P ♄ - ☿ ⊻ ♄
24	
25	☿ ✶ ♂
26	. . . . ☿ Q ♅
27	☉ ⊻ ♄
28	. . . . ♀ ☌ ♄
29	♀ Q ♆
30	. . . . . . ♀ P ♃ - ☿ □ ♆
31	♂ □ ♃

celle des maladies, s'opposant à Vénus, qui domine la VIII[e]) ; la vitalité et la circulation sont menacées spécialement dans les journées du 12 et du 23, puis le danger s'accentue vers la fin du mois.

Parmi les autres souverains, en dehors des dispositions belliqueuses signalées plus haut, surtout pour l'Empire Germanique, on aperçoit un danger d'accident au roi d'Angleterre vers les 20 et 22.

La santé de l'Empereur d'Autriche paraît menacée dans les derniers jours du mois.

Un accident est encore à craindre au début pour le roi d'Espagne (peut-être un attentat, car sa popularité est exposée alors) ; mais, ensuite, on prévoit un succès militaire.

Le roi d'Italie est occupé surtout par la diplomatie.

Pour le Tsar de Russie, la santé sera bonne pendant ce mois, mais il sera absorbé par des difficultés croissantes à mesure que le mois s'avance.

La souveraineté du nouveau Sultan de Turquie est très fortement menacée ; elle le sera plus encore en avril.

Enfin, pour le Portugal, le gouvernement sera fort exposé aussi, soit par les relations diplomatiques, soit à l'intérieur, les 17, 20 et 28 ou les jours voisins.

En consultant spécialement le thème du Ministère actuel de France, dont il n'a été question plus haut que d'après le thème national, on lui trouve d'abord une période heureuse, dans la première moitié du mois (on a vu plus haut que c'était probablement à propos d'affaires religieuses ou coloniales) ; mais sa popularité diminue dans la seconde moitié, et est très compromise vers le 20, où l'abandon de partisans et d'amis paraît probable ; il est de plus en plus menacé les jours suivants, et surtout le 21. Cependant, il ne paraît pas encore en danger de chute ; il y sera plus exposé dans ce mois d'avril qui s'annonce comme si funeste à tous.

Thème de Méhémet V et de la Jeune Turquie.

Proclamation du 27 avril 1909, à 2 h. 35 m. après-midi

Jour de Mercure, heure de Jupiter.

Maisons.	I 167°3'	II 190°40'	III 220°20'	IV 255°26'	V 287°50'	VI 319°
Planètes.				★ 260°	♅ 291° ♂ 311°43'	
Maisons.	VII 347°3'	VIII 10°40'	IX 40°20'	X 75°26'	XI 107°50'	XII 139°
Planètes.		♄ 16°3'	♀ 36°18' ☿ 43° 3' ☉ 36°36'	☊ 79°	☾ 129°5' ♆ 104°36'	♃ 154°33'

Thème de la République du Portugal.

Proclamation du 5 octobre 1910, à 11 h. 30 m. du matin.

Jour de Mercure, heure de la Lune.

	I	II	III	IV	V	VI
Maisons.	256° 47'	291° 23'	330° 30'	6° 12'	34° 30'	56° 50'
Planètes. . . .	★ 280° 26'	♅ 291° 17'			♄ 34° 47' ☊ 51° 4'	

	VII	VIII	IX	X	XI	XII
Maisons.	76° 47'	111° 23'	150° 30'	186° 12'	214° 30'	236° 50'
Planètes		♆ 111° 27'	☿ 176° 13' ♀ 178° 11'	♂ 188° 45' ☉ 191° 21' ♃ 201° 57'	☾ 215° 1'	

F.-Ch. Barlet.

L'ARCHÉOMÈTRE (1)

(Suite)

Au précédent exposé de l'institution des castes, envisagée comme la base essentielle de l'organisation synarchique, on ne doit pas objecter, comme certains le font, que le Christianisme supprime ces distinctions et leur enlève leur raison d'être, car il n'a évidemment pas fait disparaître les différences de nature individuelle entre les hommes, différences desquelles résultent précisément les distinctions dont nous parlons (2). D'ailleurs, si le principe

(1) Un personnage auquel nous ne ferons pas l'honneur de le nommer s'est permis de reproduire dans une certaine revue, sans en indiquer la source, des fragments de la présente étude déjà publiés ici, en les dénaturant d'ailleurs par des fautes grossières, qui les rendent à peu près incompréhensibles. Nous méprisons trop les gens de cette sorte pour accorder la moindre attention à leurs procédés plus qu'incorrects ; il nous suffit de les signaler à nos lecteurs, afin de mettre ceux-ci en garde contre de pareilles élucubrations.

(Note de la Rédaction.)

(2) L'égalité au point de vue matériel et social est évidemment impossi-

Christos, c'est-à-dire le Verbe Rédempteur (aspect de *Vishnou*) (1), s'est manifesté aux hommes il y a dix-neuf siècles (2), c'est, d'après les paroles mêmes de l'Évangile, « pour accomplir la Loi, et non pour la détruire ». Or cet accomplissement de la Loi consiste dans son universalisation pour les *Mlechhas* de l'Occident (3), parmi lesquels les Juifs seuls étaient alors

---

ble ; nous avons d'ailleurs indiqué quels sont les différents domaines auxquels s'appliquent respectivement les trois termes : Liberté, Égalité, Fraternité (2e année, n° 1, p. 20, note).

(1) La racine du mot grec Χριστός se retrouve dans le sanscrit *Çri*, qui exprime une idée d'excellence (*çreyas*), dont la consécration de l'individu par l'onction sacerdotale ou royale est le signe sensible. Le mot *Çri* se place devant certains noms propres comme une sorte de titre, assez analogue à l'hébreu קדש, que l'on traduit par « saint », et qui implique également l'idée de consécration ; d'autre part, משיח. Messie, signifie littéralement « oint », comme Χριστός; Employé seul, *Çri* est plus particulièrement une désignation de *Vishnou* ; de même, sa forme féminine *Çrî* est un des noms de *Lakshmî*, la *Shaktî* ou Energie productrice de *Vishnou*. — Il ne faut pas oublier que la lettre grecque χ, initiale de Χριστός, équivaut phonétiquement, non pas à *k*, mais au *ch* doux allemand.

(2) L'année 1912 terminera une période de 19 siècles, ou 100 *Saros* (voir 1re année, n° 11, p. 246), depuis la première manifestation du Christ aux Docteurs de la Loi juive. D'autre part, avec l'année 1910 s'est terminée une autre période de 1840 ans, commençant à la destruction de Jérusalem par les Romains, en l'an 70 de l'ère chrétienne (voir 1re année, n° 9, p. 189, note 2) ; la demi-durée de la précession des équinoxes, qui est de 12882 ans 1/2, comprend sept périodes de 1840 ans, plus 2 ans 1/2 ; nous dirons plus tard ce que représente ce cycle de 12882 ans 1/2, et particulièrement celui dont la septième et dernière partie (de 1840 ans) correspond aux dates que nous venons d'indiquer ; en y ajoutant les 2 ans 1/2 qui restent après la division par 7, on obtient encore la date finale de 1912. — Nous prions les lecteurs de ne considérer ces dates et ces cycles que comme se rapportant à des nombres symboliques, ne correspondant pas nécessairement à des événements extérieurs, et de n'y voir par conséquent rien de prophétique ; d'ailleurs, nous n'avons en aucune façon à nous occuper de l'application possible des nombres à la divination.

(3) On traduit habituellement ce mot *Mlechhas* par « Barbares », mais il n'a pas, comme cette dernière expression, un sens défavorable ; la racine verbale *mlechh* signifie simplement « parler d'une façon inintelligible » (pour celui qui emploie ce mot), c'est-à-dire parler une langue étrangère. D'après la tradition brahmanique, la neuvième manifestation de *Vishnou* dans le cycle actuel devait être un *Mlechha-Avatâra*, une descente parmi les peuples occidentaux ; ceci s'oppose à la prétention des Bouddhistes, qui ont voulu voir cette manifestation en *Çakya-Mouni*. Nous aurons à revenir dans la suite sur les *Avatâras* ou manifestations de *Vishnou* ; le mot

chargés de sa conservation ; les application de la Loi doivent sans doute varier suivant les circonstances, mais la Loi elle-même n'en est pas moins une, et, s'il est vrai que les prescriptions spéciales au peuple juif n'auraient aucune raison d'être chez d'autres peuples (1), il ne peut en être ainsi des principes fondamentaux qui constituent l'essence même de la Loi.

Une autre remarque importante, que nous devons encore faire ici, c'est que l'investiture royale, conférée par les représentants directs de la Tradition, c'est-à-dire par la caste sacerdotale (2), constitue à proprement parler le Droit divin (3), sans lequel il ne peut y avoir aucune royauté régulière. Si cette idée du Droit divin a subi en Occident, à des époques récentes, certaines déviations d'autant plus regrettables qu'elles tendent à légitimer les abus de l'absolutisme, la faute en est, non à la Tradition, mais à l'incompréhension d'individus qui, n'étant pas les possesseurs immédiats de cette Tradition, s'attribuent cependant le droit de l'appliquer, et naturellement l'appliquent mal (4) ; ceci est d'ailleurs vrai dans tous les cas où il s'agit d'une atteinte quelconque portée à l'orthodoxie.

Avatâra, dérivé de *ava*, en bas, et *trî*, traverser, signifie proprement descente (du Principe dans l'Univers manifesté).

(1) Mais, bien entendu, ces prescriptions ne sont nullement abolies pour le peuple juif. D'autre part, chez celui-ci, il serait facile de trouver la correspondance des quatre castes fondamentales et leur répartition dans la division zodiacale des douze tribus ; c'est encore là un point sur lequel nous aurons l'occasion de revenir plus tard.

(2) Il faut avoir bien soin de remarquer que les *Brâhmanes* ne sont nullement des « prêtres », dans le sens ordinaire de ce mot, car il ne pourrait y avoir de prêtres que s'il y avait quelque chose d'analogue aux religions occidentales, ce qui n'existe pas en Orient (voir *La Religion et les religions*, 1re année, n° 10). Les fonctions de la caste sacerdotale consistent essentiellement dans la conservation de la Doctrine traditionnelle, et dans l'enseignement initiatique par lequel se transmet régulièrement cette Doctrine.

(3) Remarquons à ce propos que le « Droit divin », dans son sens le plus universel, est désigné en arabe par le mot *El-Haqqu* (voir *Epître sur la manifestation du Prophète*, note 6 : 2e année, n° 1, p. 22), et que ce mot est identique à la racine hébraïque חק, qui est, comme nous l'avons dit, le signe hiéroglyphique du pouvoir royal (2e année, n° 1, p. 15, note 3).

(4) Le sacre des rois fut, dans l'Occident moderne, un souvenir et un reste de l'investiture du Droit divin ; mais il est facile de comprendre les inconvénients qui devaient fatalement résulter, d'une part, du fait que cette investiture était conférée par un clergé n'ayant aucun des caractères de la véritable caste sacerdotale, et, d'autre part, de l'hérédité posée en principe, au lieu de n'être qu'accidentelle, et non nécessaire en droit (voir 2e année, n° 1, p. 12). — Le véritable Droit divin donne à l'individu qui en est revêtu un caractère qui le rend participant de la Volonté divine (conçue comme Vouloir universel), et il ne peut être séparé de l'expression de cette

Mais il nous faut maintenant quitter ce sujet, sur lequel beaucoup de choses resteraient encore à dire, pour revenir à des considérations se rapportant plus directement à l'Archéomètre. On verra cependant par la suite que les indications que nous venons de donner étaient nécessaires, et nous devrons encore y ajouter plus tard d'autres notions générales sur la Doctrine traditionnelle et sa conservation à travers les différentes périodes successives de l'humanité terrestre, jusqu'à l'époque actuelle.

La première question que nous ayons à étudier maintenant se rapporte à l'arithmologie des XXII lettres de l'alphabet watan ; nous donnons ici la figure synthétique résumant cette arithmologie, et montrant comment les nombres, envisagés qualitativement, prononcent le critérium divin de la constitution de IEVE (1). Au centre sont indiquées les valeurs numériques des XXII lettres, réparties en trois catégories, comme nous l'avons indiqué précédemment (2) : les III lettres extraites, qui sont les lettres mères ou constitutives (3), et les XIX lettres figurant dans l'Archéomètre, ces dernières comprenant elles-mêmes la Gamme des VII planétaires et le Mode des XII zodiacales (4). Ce nombre 19, égal à 12 + 7, donne 10 par réduction, c'est-à-dire par addition des chiffres dont il est formé (5). Au-dessous des lettres sont inscrites leurs valeurs numériques (6), avec la somme des valeurs

---

Volonté, à laquelle il est indissolublement associé, selon la formule connue : *Deus meumque Jus*, « Dieu et mon Droit » (devise du 33e degré de la Maçonnerie Écossaise).

(1) Voir la planche hors texte contenue dans le présent numéro ; pour tout ce qui va suivre, c'est à cette planche qu'on devra se reporter.

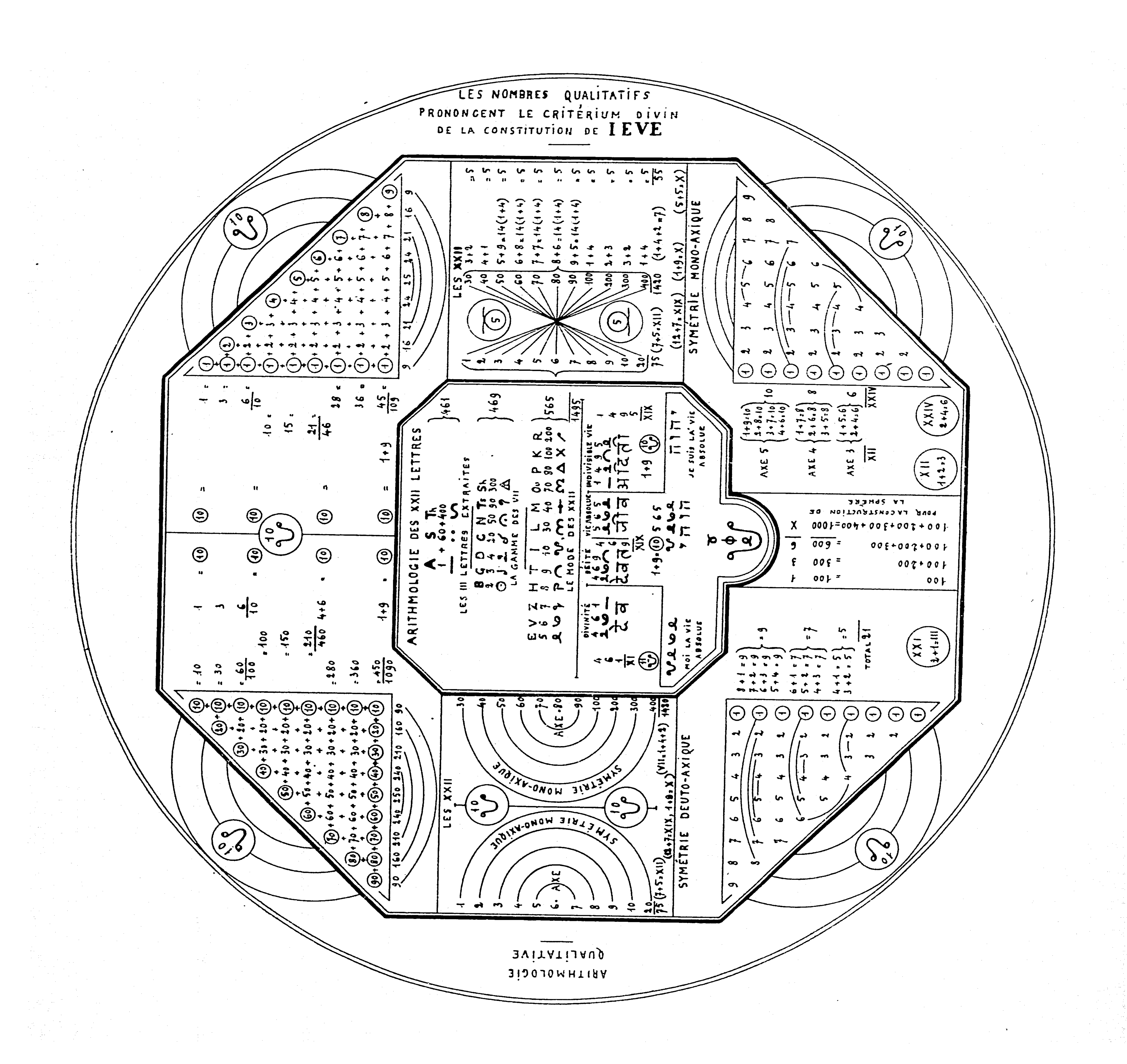
(2) Voir 1re année, n° 10, p. 210.

(3) Une étude particulière a déjà été consacrée à ces trois lettres (1re année, n° 10, pp. 213 à 219).

(4) Ces expressions *gamme* et *mode* se rapportent aux correspondances musicales, indiquées dans la figure principale de l'Archéomètre (planche hors texte contenue dans le n° 9 de la 1re année), mais dont nous n'avons pas encore parlé jusqu'ici, réservant leur étude pour plus tard (voir le même n° 9, p. 184).

(5) On donne habituellement à cette opération le nom de « réduction théosophique », dénomination bizarre que rien ne nous paraît justifier. D'autre part, on appelle aussi « racine théosophique » d'un nombre la somme de tous les nombres entiers pris consécutivement (progression arithmétique de raison 1) depuis l'unité jusqu'à ce nombre inclusivement ; en général, on réduit cette somme jusqu'à ce qu'on ait à sa place un des dix premiers nombres. En effet, par des réductions successives, dont chacune est effectuée sur le résultat de la précédente, on peut toujours arriver à obtenir un nombre d'un seul chiffre ; s'il faut pour cela plusieurs réductions, on pourra les considérer comme des réductions à différents degrés, et le degré de chacune d'elles sera déterminé par l'ordre de succession des opérations effectuées.

(6) Ces valeurs numériques, qui sont les mêmes que celles des lettres


LES NOMBRES QUALITATIFS
PRONONCENT LE CRITÉRIUM DIVIN
DE LA CONSTITUTION DE IEVE
ARITHMOLOGIE DES XXII LETTRES
LES III LETTRES EXTRAITES
LA GAMME DES VII
LE MODE DES XII
DIVINITÉ
DÉITÉ
VIE ABSOLUE
INDIVISIBLE VIE
MOI LA VIE ABSOLUE
JE SUIS LA VIE ABSOLUE
LES XXII
SYMÉTRIE MONO-AXIQUE
SYMÉTRIE DEUTO-AXIQUE
AXE
AXE 5
AXE 4
AXE 3
POUR LA CONSTRUCTION DE LA SPHÈRE
TOTAL 21
ARITHMOLOGIE
QUALITATIVE

des lettres de chacune des trois catégories, et la somme totale : 461 + 469 + 565 = 1495 (1), nombre qui donne encore (ainsi, d'ailleurs, que son second élément 469) 19 par une première réduction, et 10 par une seconde. Nous n'avons pas à revenir sur ce point, l'ayant déjà expliqué, ainsi que la signification des mots sanscrits qui sont formés par les lettres correspondant aux chiffres respectifs de ces quatre sommes, et qui, dans la figure, sont écrits au-dessous de ces chiffres, transcrits eux-mêmes dans l'alphabet watan (2). Rappelons seulement que ces mots sont : *Dêva*, divinité ; *Dêvata*, déité ; *Jiva*, vie universelle, ou vie absolue (envisagée en principe, indépendamment de ses manifestations individualisées) ; *Aditi*, indivisible vie. Enfin, 469, somme des valeurs des VII planétaires, se réduisant à 10, nombre de la lettre י, et les chiffres de 565, somme des valeurs des XII zodiacales, correspondant respectivement aux trois lettres הוה, on a ainsi le Tétragramme divin יהוה, qui, dans la figure, est écrit dans les alphabets watan et hébraïque, et est interprété par « Moi, la Vie absolue », ou « Je suis la Vie absolue ».

En effet, la lettre י et ses équivalentes marquent l'affirmation de l'Être : *Ya, Je* ; elles appellent le Verbe. En hébreu, le nom *Iah* (יה) désigne Dieu s'affirmant, entrant en acte par son Verbe, c'est-à-dire la Puissance divine se manifestant (3). En sanscrit, *Ya* indique la Puissance unitive, la Puissance donatrice, la Puissance de la Méditation sacrée, l'Émissive de l'Aller et la Rémissive du Retour. C'est aussi la Puissance principielle féminine, et, dans un sens inférieur, la désignation du sexe féminin (symbolisé par la *Yoni*), car cette lettre (équivalente à Y ou I consonne) (4) est, comme

---

hébraïques correspondantes, sont indiquées dans la seconde colonne (à partir de la gauche) du tableau qui figure à la p. 186 (1re année, n° 9). Il faut remarquer que, pour chaque lettre, l'ordre alphabétique et la valeur numérique donnent le même nombre par réduction ; la valeur numérique ne comporte qu'un chiffre significatif, seul pour les neuf premières lettres, suivi d'un zéro pour les neuf suivantes, et de deux zéros pour les quatre dernières.

(1) Dans les trois sommes partielles, dont chacune contient trois chiffres, le chiffre du milieu est le même : 6, sur le caractère conjonctif duquel nous aurons à revenir.

(2) Pour cette explication, voir 1re année, n° 10, pp. 212 et 213.

(3) Sur ce nom יה et son nombre 15, voir aussi 1re année, n° 11, p. 240, note.

(4) En sanscrit, toute consonne écrite sans modification est considérée comme suivie de la voyelle *a*, dont le son est défini comme celui qu'émettent les organes de la parole lorsqu'ils sont dans leur position normale ; tous les autres sons procèdent donc de ce son primordial *a*, car ils sont produits par des modifications diverses des organes de la parole à partir de cette position normale, qui est naturellement leur position de repos. C'est pourquoi la lettre A est la première de l'alphabet et représente l'Unité suprême ; ceci est très important à considérer pour l'explication de la syllabe sacrée trigrammatique AUM, dont nous aurons à parler plus tard.

nous l'avons déjà dit à plusieurs reprises, un signe féminin : elle correspond à la Sagesse divine, à la Reine du Ciel des anciens Patriarches et des Litanies de Marie Assomptionnée. Nous avons dit aussi que la lettre י est la Royale des alphabets archéométriques, solaires et solaro-lunaires (1), et ceci est rendu manifeste par la figure arithmologique que nous étudions actuellement. C'est la première lettre des noms du Père et du Fils : ils sont consubstantiels en elle. Sa note est *sol* fondamental, sur lequel sont constitués toute la sonométrie et tout le système musical de l'Archéomètre, que nous aurons à étudier dans la suite. Sa couleur est le bleu (2), son signe zodiacal la Vierge (3), sa planète Mercure, son Archange *Raphaël Trismégiste*, nommé aussi *Hamaliel* par les Kaldéens. Dans l'année liturgique, elle correspond à l'époque de l'Assomption (15 août) (4).

La lettre י a pour antagoniste la lettre מ, la Royale des alphabets lunaires et désarchéométrés ; c'est là la clef du *Livre des Guerres de IEVE*, « guerres de la Royale I ou Y contre l'usurpatrice M » (5). Cette lettre מ ne répond plus au *Ya*, au *Je*, qui commande le Verbe, mais au *Me*, au *Moi*, qui se replie sur lui-même. Elle correspond, non plus au Principe divin ni à la Biologie divine où toute vie immane pour l'Éternité, mais à l'Origine naturelle et à la Physiologie embryogénique du Monde, d'où toute existence émane temporellement. Elle ne se rapporte plus à la Sagesse de Dieu, en qui toute pensée est un être principiel, mais à la Mentalité humaine, en qui toute conception est abstraite (6) : c'est la *Pallas* de la doctrine orphi-

---

(1) Voir 1re année, n° 9, p. 190.

(2) Remarquons, à ce propos, qu'on a toujours attribué, même par la simple inspiration, la couleur bleue à la robe de la Sainte Vierge Assomptionnée, de même que le blanc et le jaune à celle de Jésus enfant, et le rouge à la Colombe Ionique et aux sept langues de feu du Saint-Esprit (ces sept langues de feu symbolisent ce que les théologiens appellent les sept dons du Saint-Esprit).

(3) Ce signe est représenté aujourd'hui par ♍, c'est-à-dire par la lettre M, initiale de *Mariah* (substituée ici à la Vierge Céleste dont elle est la manifestation), à laquelle est joint un épi.

(4) Pour la correspondance des fêtes liturgiques avec les signes zodiacaux, se reporter à la figure de la p. 244 (1re année, n° 11).

(5) Saint-Yves d'Alveydre, *Notes sur la Tradition Cabalistique*. — Il y a ici quelque chose d'analogue au *Yi-King* de *Fo-Hi*, qui est le « Livre des changements dans la Révolution circulaire ». On sait que le nombre 13, qui correspond à מ, indique la destruction et aussi, par suite, le changement, la transformation (destruction de la forme). Il faut remarquer aussi que les lettres י et מ occupent des positions symétriques par rapport au milieu de l'alphabet (voir plus loin, sur la symétrie mono-axique).

(6) En grec, le mot Μήνη désigne la Lune, qui réfléchit la lumière du Soleil, comme la Mentalité réfléchit la Lumière intellectuelle et spirituelle. — La différence indiquée ici entre les principes symbolisés par les lettres י et מ (qui, pour l'alphabet watan, sont deux principes féminins) est analogue à celle qui existe entre l'Homme Universel et l'homme individuel.

que (1), la *Menerva* ou *Minerva*, le *Manou* féminin de la doctrine étrusque (2). En sanscrit, *Ma* indique le Temps, la Mesure, la Mère (en hébreu אם), la Passivité, la Lumière réfléchie, la Réflexion la Mort. *Mâ* (3) exprime la négation (4) ; comme racine verbale (5), il signifie mesurer, distribuer, donner, façonner, produire, résonner, retentir. En hébreu, la lettre מ indique la Puissance embryogénique, le développement dans le Temps et dans l'Espace ; cette même lettre exprime aussi la possibilité, l'interrogation (6) ; enfin, nous avons vu qu'elle représente l'élément eau (מים) (7). Sa note

---

(1) Pour la signification du nom de *Pallas*, voir 2e année, no 1, p. 18, note 2.

(2) Pour la signification du nom de *Manou*, voir 1re année, no 9, p. 181, note 1.

(3) La voyelle *â* (A long) est, en sanscrit, le redoublement du son primordial *a* ; elle est le plus souvent une terminaison féminine, de même que la voyelle *î*, qui est également un redoublement de *i* bref (voir 1re année, no 10, p. 213, note 1). Nous pouvons ajouter que, au point de vue idéographique, *i* désigne l'élan de la Prière et de l'Adoration, et aussi l'action de commencer, d'aller et de revenir (aller se dit aussi *ire* en latin) ; *î* indique l'action de prier et d'adorer, ainsi que sa correspondance avec l'Être qu'on prie et le Principe qu'on adore ; ceci doit être joint à ce que nous avons dit un peu plus haut au sujet de la consonne *Ya*.

(4) En grec, la négation s'exprime également par μή.

(5) La racine verbale est appelée en sanscrit *dhâtou*, forme fixée ou cristallisée ; en effet, elle est l'élément fixe ou invariable du mot, qui représente son essence immuable, et auquel viennent s'adjoindre des éléments secondaires et variables, représentant des accidents (au sens étymologique) ou des modifications de l'idée principale.

(6) De là les prénoms interrogatifs מי, qui ? et מה, quoi ? D'autre part, la lettre מ, employée comme préfixe, indique l'origine, la provenance. — Remarquons encore que les deux lettres י et מ s'unissent pour former la terminaison ים du pluriel masculin, la seconde, sous sa forme finale ם, devenant un signe collectif.

(7) Voir ce que nous avons dit sur les trois lettres formant le mot אמש (1re année, no 10, p. 218, note 2). En arabe, *Ma* désigne aussi l'eau. — La forme hébraïque מים est un duel : les doubles Eaux, c'est-à-dire, au sens métaphysique, les Eaux supérieures et les Eaux inférieures ; au sens physique, on sait que l'eau est composée chimiquement de deux éléments : hydrogène et oxygène. Il y a lieu de faire à ce propos une remarque assez curieuse : la formule constitutive de l'eau (en ne prêtant d'ailleurs, bien entendu, à la notation chimique qu'une valeur purement symbolique) est H^2O, ou mieux *H.OH*, le premier élément *H* pouvant être remplacé (indirectement en pratique) par un métal (ce qui donne naissance à une base), tandis que le radical *OH* reste intact ; si l'on représente ici l'oxygène, élément actif, par י, et l'hydrogène, élément passif, par מ, cette formule

est *ré,* sa couleur le vert de mer, son signe zodiacal le Scorpion (1), sa constellation complémentaire le Dragon des Eaux Célestes, sa planète Mars. Son Ange est double : *Kamaël* (2), l'Amour physique de l'Espèce, présidant à la Génération ; *Samaël,* présidant à la Mort qui en est la conséquence (3). Dans l'année liturgique, elle correspond à l'époque de la Toussaint et de la célébration des Ames désincarnées (1er et 2 novembre).

Après cette digression, revenons à la figure qui résume toute l'arithmologie qualitative, et dont nous n'avons encore considéré que la partie centrale (4).

(*A suivre.*) T.

H.OH devient précisément identique au mot בּוֹם, l'élément isolé et remplaçable *H* étant alors représenté par l'initiale בּ, et le radical *OH* par la terminaison וֹם.

(1) Ce signe est représenté aujourd'hui par ♏, qui rappelle encore la lettre M.

(2) En sanscrit, *Kâma* signifie le Désir (voir 1re année, n° 10, p. 215, note 2) ; il est dit fils de *Mâyâ.*

(3) Il y a en sanscrit, pour signifier l'Amour, deux mots de sens opposés, qui contiennent tous deux, comme consonnes, les lettres M et R, c'est-à-dire les deux premières zodiacales du Triangle des Grandes Eaux. Le premier mot est *Mâra,* qui signifie aussi la Mort (de la racine *mri,* mourir) ; l'Amour est ici l'Attraction cosmique, donc fatale, des sexes dans l'unité banale de l'Espèce ; celle-ci n'a pas pour objet le bonheur des individus, mais la reproduction corporelle, et, conséquemment, la mortalité des règnes végétal, animal et humain. Le second mot est *Amra,* qui signifie littéralement l'Immortalité (de *a* privatif, et *mri,* mourir) ; l'Amour est ici l'Attraction divine, donc providentielle, des âmes bisexuées, à travers le corps ; cette puissance n'a en vue que le bonheur des individus par leur libre élection mutuelle ; elle les libère des fatalités héréditaires de l'Espèce. C'est pourquoi Moïse dit : « Tu quitteras ton père et ta mère pour suivre ta femme, et vous ne serez tous deux qu'un seul être organique. » C'est donc de la suprême individuation et de l'Autonomie de l'Homme et de la Femme qu'il s'agit ici, et, par conséquent, de leur Immortalité dans le Dieu Vivant lui-même. — A proprement parler, le mot « Amour » ne devrait être employé que dans le second sens, car le latin *Amor* est identique au sanscrit *Amra.*

(4) Le manque de place nous oblige à renvoyer la suite de l'explication de cette planche au prochain numéro.

LE SYMBOLISME DE LA CROIX

Nous avons montré, dans notre étude sur *La Prière et l'Incantation*, que le signe de la Croix symbolise l'épanouissement intégral de l'être dans les deux sens de l'ampleur et de l'exaltation, c'est-à-dire la réalisation complète de l'Homme Universel (1). C'est pourquoi, d'ailleurs, la Kabbale caractérise l'Adam Kadmon par le Quaternaire, qui est le nombre de l'Émanation, et qui produit le Dénaire, totale manifestation de l'Unité principielle, qu'il contenait en puissance, étant lui-même l'expansion de cette Unité ; le Quaternaire en action est, en effet, représenté par la Croix (2). Ceci prouve clairement que la Croix n'est pas seulement, comme certains auteurs l'ont prétendu, « un symbole de la jonction cruciale que forme l'écliptique avec l'équateur », et « une image des équinoxes, lorsque le Soleil, dans sa course annuelle, couvre successivement ces deux points » (3). Elle est cela sans doute, mais elle est bien autre chose aussi ; et même, si elle est cela, c'est que les phénomènes astronomiques doivent eux-mêmes être considérés comme des symboles, et qu'on peut y retrouver, comme en toutes choses, et en particulier dans l'homme corporel, la similitude de l'Homme Universel, chacune des parties de l'Univers, monde ou être individuel, étant analogue au Tout (4).

D'autre part, nous avons dit que l'individualité corporelle n'est qu'une portion, une modalité de l'individualité intégrale, et que celle-ci est susceptible d'un développement indéfini, se manifestant dans des modalités dont le nombre est également indéfini. Chaque modalité est déterminée par un ensemble de conditions dont chacune, considérée isolément, peut s'étendre au-delà du domaine de cette modalité, et se combiner alors avec des conditions différentes pour constituer les domaines d'autres modalités, faisant partie

---

(1) Voir la note de la p. 26 (2e année, n° 1). — Pour compléter ce que nous y avons dit au sujet du rite de la Communion, nous pouvons ajouter ceci : la Hiérurgie ou la Messe n'est, en réalité, ni une prière ni un acte magique, mais elle constitue à proprement parler une incantation, dans le sens que nous avons donné à ce mot.

(2) Voir nos *Remarques sur la production des Nombres* (1re année, n° 8, p. 156).

(3) Ragon, *Rituel du Grade de Rose-Croix*, pp. 25 à 28.

(4) Pour ce qui concerne la signification astronomique de la Croix, voir l'étude sur l'*Archéomètre*, en particulier p. 187 (1re année, n° 9) et p. 245 (1re année, n° 11). — Il est bon de rappeler que c'est cette interprétation, insuffisante quand elle est exclusive, qui a donné naissance à la trop fameuse théorie du « mythe solaire », reproduite jusque aujourd'hui par les principaux représentants de la « science des religions ».

de la même individualité intégrale, chacun de ces domaines pouvant d'ailleurs contenir des modalités analogues appartenant à une indéfinité d'autres individus, dont chacun, de son côté, est un état d'un des êtres de l'Univers. L'ensemble des domaines contenant toutes les modalités d'une individualité, domaines qui, comme nous venons de le dire, sont en nombre indéfini, et dont chacun est encore indéfini, cet ensemble, disons-nous, constitue un degré de l'Existence universelle, lequel, dans son intégralité, contient une indéfinité d'individus.

Nous pouvons représenter ce degré de l'Existence par un plan horizontal, s'étendant indéfiniment suivant deux dimensions, qui correspondent aux deux indéfinités que nous avons ici à considérer : d'une part, celle des individus, que l'on peut représenter par l'ensemble des droites parallèles à l'une des dimensions, définie, si l'on veut, par la direction de l'intersection du plan horizontal avec un plan vertical de front ; et, d'autre part, celle des domaines particuliers aux différentes modalités des individus, qui sera alors représentée par l'ensemble des droites du plan horizontal perpendiculaires à la direction précédente, c'est-à-dire parallèles à l'axe visuel ou antéro-postérieur, dont la direction définit l'autre dimension. Chacune de ces deux catégories comprend une indéfinité de droites parallèles, toutes indéfinies ; chaque point du plan sera déterminé par l'intersection de deux droites appartenant respectivement à ces deux catégories, et représentera, par conséquent, une modalité particulière d'un des individus compris dans le degré considéré.

L'Existence universelle, bien qu'unique en elle-même, est multiple dans ses manifestations, et comporte une indéfinité de degrés, dont chacun pourra être représenté, dans une étendue à trois dimensions, par un plan horizontal. Nous venons de voir que la section d'un tel plan par un plan vertical de front représente un individu, ou plutôt, pour parler d'une façon plus générale et en même temps plus exacte, un état d'un être, état qui peut être individuel ou non individuel, suivant les conditions du degré de l'Existence auquel il appartient. Ce plan vertical de front peut donc être regardé comme représentant un être dans sa totalité ; cet être comprend un nombre indéfini d'états, figurés alors par toutes les droites horizontales du plan, dont les verticales sont formées par les ensembles de modalités qui se correspondent dans tous ces états. D'ailleurs, il y a une indéfinité de tels plans, représentant l'indéfinité des êtres contenus dans l'Univers total.

On voit donc que, dans cette représentation géométrique à trois dimensions, chaque modalité d'un état d'être n'est indiquée que par un point ; elle est cependant susceptible, elle aussi, de se développer dans le parcours d'un cycle de manifestation comportant une indéfinité de modifications : pour la modalité corporelle de notre individualité humaine actuelle, par exemple, ces modifications seront tous les moments de son existence, ou, ce qui revient au même, tous les gestes qu'elle accomplira au cours de cette existence. Il faudrait, pour représenter ces modifications, figurer la modalité considérée, non par un point, mais par une droite entière, dont chaque point serait une de ces modifications, en ayant bien soin de remarquer que cette droite, quoique indéfinie, est limitée, comme l'est d'ailleurs tout indéfini, et

même, si l'on peut s'exprimer ainsi, toute puissance de l'indéfini. L'indéfinité simple étant représentée par la ligne droite, la double indéfinité, ou l'indéfini à la seconde puissance, le sera par le plan, et la triple indéfinité, ou l'indéfini à la troisième puissance, par l'étendue à trois dimensions. Si donc chaque modalité est figurée par une droite, un état d'être, comportant une double indéfinité, sera maintenant figuré, dans son intégralité, par un plan horizontal, et un être, dans sa totalité, le sera par une étendue à trois dimensions.

Dans cette nouvelle représentation, plus complète que la première, nous voyons tout d'abord que par chaque point de l'étendue considérée passent trois droites respectivement parallèles à ses trois dimensions ; chaque point pourrait donc être pris comme sommet d'un trièdre trirectangle, constituant un système de coordonnées auquel toute l'étendue serait rapportée, et dont les trois axes formeraient une croix à trois dimensions. Supposons que l'axe vertical de ce système soit déterminé ; il rencontrera chaque plan horizontal en un point, qui sera l'origine des coordonnées rectangulaires auxquelles le plan sera rapporté, et dont les deux axes formeront une croix à deux dimensions. On peut dire que ce point est le centre du plan, et que l'axe vertical est le lieu des centres de tous les plans horizontaux ; toute verticale, c'est-à-dire toute parallèle à cet axe, contient aussi des points qui se correspondent dans ces mêmes plans. Si, outre l'axe vertical, on détermine un plan horizontal particulier, le trièdre trirectangle dont nous venons de parler sera également déterminé par là même. Il y aura une croix à deux dimensions, formée par deux des trois axes, dans chacun des trois plans de coordonnées, dont l'un est le plan horizontal considéré, et dont les deux autres sont deux plans orthogonaux passant chacun par l'axe vertical et par un des deux axes horizontaux ; et ces trois croix auront pour centre commun le sommet du trièdre, qui est le centre de la croix à trois dimensions, et que l'on peut considérer aussi comme le centre de l'étendue. Chaque point pourrait être centre, et on peut dire qu'il l'est en puissance ; mais, en fait, il faut qu'un point particulier soit déterminé, nous dirons comment par la suite, pour qu'on puisse tracer la croix, c'est-à-dire mesurer toute l'étendue, ou, analogiquement, réaliser la compréhension totale de l'être.

Dans cette nouvelle représentation à trois dimensions, où nous avons considéré seulement un être, la direction horizontale suivant laquelle se développent les modalités de tous les états de cet être implique, ainsi que les plans verticaux qui lui sont parallèles, une idée de succession logique, tandis que les plans verticaux qui lui sont perpendiculaires correspondent, corrélativement, à l'idée de simultanéité logique. Si on projette toute l'étendue sur celui des trois plans de coordonnées qui est dans ce dernier cas, chaque modalité de chaque état d'être se projettera suivant un point d'une droite horizontale, et l'état dont le centre coïncide avec celui de l'être total sera figuré par l'axe horizontal situé dans le plan sur lequel se fait la projection. Nous sommes ainsi ramené à notre première représentation, celle où l'être est situé dans un plan vertical ; un plan horizontal pourra alors de nouveau être un degré de l'Existence universelle, comprenant le développement entier

d'une possibilité particulière, dont la manifestation constitue, dans son ensemble, ce qu'on peut appeller un Macrocosme, tandis que, dans l'autre représentation, il est seulement le développement de cette même possibilité dans un être, ce qui constitue un état de celui-ci, individualité intégrale ou état non individuel, que l'on peut, dans tous les cas, appeler un Microcosme. Mais le Macrocosme lui-même, comme le Microcosme, n'est, lorsqu'on l'envisage isolément, qu'un des éléments de l'Univers, comme chaque possibilité particulière n'est qu'un élément de la Possibilité totale.

Celle des deux représentations qui se rapporte à l'Univers peut être appelée, pour simplifier le langage, la représentation macrocosmique, et celle qui se rapporte à un être, la représentation microcosmique. Nous avons vu comment, dans cette dernière, est tracée la croix à trois dimensions ; il en sera de même dans la représentation macrocosmique, si l'on y détermine les éléments correspondants, c'est-à-dire un axe vertical, qui sera l'axe de l'Univers, et un plan horizontal, qu'on pourra désigner, par analogie, comme son équateur ; et nous devons faire remarquer que chaque Macrocosme a ici son centre sur l'axe vertical, comme l'avait chaque Microcosme dans l'autre représentation.

On voit, par ce qui vient d'être exposé, l'analogie qui existe entre le Macrocosme et le Microcosme, chaque partie de l'Univers étant analogue aux autres parties, et ses propres parties lui étant analogues aussi, parce que toutes sont analogues à l'Univers total, comme nous l'avons dit au début. Il en résulte que, si nous considérons le Macrocosme, chacun des domaines définis qu'il comprend lui est analogue ; de même, si nous considérons le Microcosme, chacune de ses modalités lui est aussi analogue. C'est ainsi que, en particulier, la modalité corporelle ou physique de notre individualité humaine actuelle peut symboliser cette même individualité envisagée intégralement, si l'on fait correspondre ses trois parties, tête, poitrine et abdomen, respectivement aux trois éléments dont est composée l'individualité : élément pneumatique ou intellectuel, élément psychique ou émotif, élément hylique ou matériel (1). C'est là la division la plus générale de l'individualité, et on pourrait l'appliquer au Macrocosme comme au Microcosme, selon la loi des analogies ; mais il ne faut pas oublier que chacun de ces trois éléments comporte un nombre indéfini de modalités coexistantes, de même que chacune des trois parties du corps se compose d'un nombre indéfini de cellules, dont chacune aussi a son existence propre.

Ceci étant établi, si nous considérons un état d'être, figuré par un plan horizontal de la représentation microcosmique, il nous reste maintenant à dire à quoi correspond le centre de ce plan, ainsi que l'axe vertical qui

---

(1) Voir, dans l'étude sur l'*Archéomètre* (2e année, n° 1, p. 17), la correspondance de ces mêmes éléments de l'individualité avec les divisions de la société humaine, que l'on peut regarder comme une individualité collective, et comme un des analogues, dans le Macrocosme, de ce qu'est dans le Microcosme une de ses modalités.

passe par ce centre. Mais, pour en arriver là, il nous faudra avoir encore recours à une autre représentation géométrique, un peu différente de la précédente, et dans laquelle nous ferons intervenir, non plus seulement, comme nous l'avons fait jusqu'ici, le parallélisme ou la correspondance, mais encore la continuité de toutes les modalités de chaque état d'être entre elles, et aussi de tous les états d'être entre eux, dans la constitution de l'être total.

(*A suivre.*) T PALINGÉNIUS.

PAGES DÉDIÉES AU SOLEIL
' SAHAÏF SHAMSIYAH

I

L'école arabe de l'ésotérisme musulman, — qui est bien distincte de l'école persane des mêmes formules, — est essentiellement synthétique. Elle est, sans doute, le plus bel exemple de ce que je me permets d'appeler le mysticisme lucide. Elle est non seulement scolastique, ou plutôt logiste, mais encore psychologique et, avant tout, naturelle ou primitive. Autrement dit, elle considère l'homme et la nature comme des livres sacrés au même titre que la révélation historique ou scripturale, exprimée dans la langue simpliste des Sémites. Les passages du Qorân qui appuient cette assertion sont trop nombreux pour être cités en dehors d'une controverse. Il est moins connu que les grands Maîtres de l'ésotérisme musulman désignent par les termes « épître » (Risâlah), « exemplaire » (Nuskah) et « livre » (Kitâb), trois aspects différents de l'initié.

La géographie nous apprend que les pays arabo-érythréens sont chauds et secs, et que leurs habitants se distinguent par leurs facultés lyriques. Cela suffit, comme documentation, pour nous expliquer leur philosophie religieuse.

L'intensité lyrique conduit à un état mental de « subjectivité », qui se traduit par une sorte d'enthousiasme naïf qu'accompagne une bonne dose de scepticisme et de finesse. « Vous serez naïf comme des colombes et subtils comme des serpents », dit quelque part le livre sacré des Chrétiens. Ces deux sentiments, que la vie moderne considère comme incompatibles, font très bon ménage dans l'esprit d'un Musulman instruit et vieux style. Pleins de vitalité, ils aiment. Comme tendances intellectuelles, ils sont un peu idéologues. Ils croient que, au fond, l'homme ne peut savoir que ce qu'il dit (1). La doctrine du Logos, chez eux, est moins le résultat du fidéisme

(1) Voir la revue *La Gnose*, sur la langue sacrée.

religieux que de la subconscience que le primitif possède de l'Insondable. Les mots et les choses se côtoyant, les poètes trouvent tout naturel que les mystères de la création offrent des analogies avec ceux de la parole. Ainsi, la métaphysique suit les mouvements de la conscience, — surtout quand elle s'éveille pour la première fois, — et le fonctionnement de la pensée devient presque aussi intéressant que la pensée elle-même. L'ignorance et l'inconscience finissent par symboliser le néant et la nuit ; puis on se figure que le monde naît avec le jour. Quand nos primitifs ne voient rien, ils disent qu'il n'y a rien. Être, c'est être vu, puis voir, car c'est la lumière qui donne l'existence aux choses.

Le Soleil non seulement éclaire le monde, mais encore donne aux objets leurs formes respectives. Le grand Soleil de là-bas est presque inconnu ici ; à peine le voit-on quelques jours seulement pendant une année exceptionnellement favorisée sous le rapport du beau temps. Il rutile avec une telle force que son éclat fait disparaître les couleurs locales, de sorte qu'on ne voit que les siennes, c'est-à-dire lui-même et rien que lui. Le paysage change tellement vite, qu'il ne paraît guère être autre chose que le prétexte d'une démonstration solaire, ou, si vous voulez, d'une théophanie cosmomorphe. On ne voit que les reflets du ciel ; ce que les détails du paysage peuvent bien être en dehors de leur fonction héliophore est une question qui cesse d'intéresser.

Tout, jusqu'à la perspective, jusqu'aux distances et aux rapports des choses entre elles, ne dépend que de l'astre radieux, qui, maître absolu des horizons, sculpte les montagnes à sa guise et dispose selon sa volonté subite et architecturale les masses de l'immensité.

La puissance du Soleil nous explique la perspective chinoise. Elle est estivale, nullement erronée. Plus le Soleil donne, plus le ciel paraît haut et surprenant, l'horizon vaste et profond, tandis que ce qu'on a devant les pieds, le premier plan, devient neutre et rétréci. Le phénomène inverse se produit dans la perspective hivernale ou nordique. Là, le premier plan se développe au détriment des autres ; les objets rapprochés prennent une importance énorme ; ce qui est au niveau du regard, l'horizon, se contracte et diminue ; le ciel s'affaisse.

Nous avons dit que « être, c'est luire ». En principe, un objet éclairé, voire blanc, paraît plus grand que nature. Les peintres primitifs exagèrent les proportions de tout ce qui tient une place prépondérante dans le tableau. Au point de vue de l'ésotérisme musulman, l'existence est une distinction attentive, et la création est l'acte de préciser. Plus une chose est caractérisée par des attributs, des qualificatifs ou des particules, — explicites ou sous-entendues, — plus elle est concrète, réelle, « existante », car l'existence comporte des gradations, à notre point de vue. Une idée se réalise au fur et à mesure que ses facultés latentes se déploient au grand jour, que ses ressources se font valoir, et que toutes ses forces jouent leurs jeux. Elle grandit dans toutes les directions, elle se multiplie indéfiniment, tout en restant « Un », c'est-à-dire identique à elle-même. La conception de « l'unité dans

la pluralité et la pluralité dans l'unité » (1) tient dans l'ésotérisme arabo-musulman la même place que la croix chez les Chrétiens. Au lieu de sculpter la figure d'un homme mort étendu sur deux barres croisées, nous disons que « la station divine est celle qui réunit les contrastes et les antinomies » (2). On atteint cette station, c'est-à-dire ce degré d'initiation, par « El-fanâ », c'est-à-dire par l'anéantissement du moi inférieur. « El-fanâ » n'est pas sans analogie avec le « Nirvâna » hindou, mais seulement dans le sens que la « Bhagavad-Gîtâ » donne à ce terme, car « El-fanâ » peut et doit se faire sentir dans la vie ordinaire. En ce cas, il paraît comme tolérance, impartialité, désintéressement, abstraction et sacrifice de soi-même, auto-discipline et fatalisme actif.

Nous pouvons distinguer deux aspects de l'unité divine : 1° l'unité neutre et absolue ; 2° l'unité primitive qui est la base de tous les nombres. Ces deux aspects sont, pour ainsi dire, les deux côtés graphiques du chiffre « un » : l'incalculable zéro et l'incalculable indéfini. Au point de vue humain, l'unité absolue est une émotivité, à laquelle l'intelligence ne peut donner aucune forme directe ou convenable. L'autre, celle qui parcourt les nombres en les multipliant jusqu'à l'incalculable, contient tous les aspects de la Divinité, que la théologie pratique désigne par « Asrâr rabbâniyah » (mystères dominicaux). Elle est de l'Absolu la surface réverbérante à innombrables facettes qui magnifie toute créature qui s'y mire directement. Cette unité n'est figurable que par l'accent superlatif dans l'apothéose individuelle. Mais le monde est, de par sa nature même, réfractaire au postulatum de tous les prophètes de la race de Sem. Il ne comprendra jamais que l'extrême distinction n'est réalisable que dans l'extrême universalité, et que le paroxysme du moi peut être le comble de l'altruisme. Comme l'esthétique des petits intellectuels ne peut saisir l'hallucinante beauté des simples proportions qui sillonnent le mur en pierres brutes d'une ancienne forteresse sarrazine, de même le bourgeois est, pour des raisons biologiques et anatomiques, incapable de comprendre que la plus haute aristocratie concevable est un idéal de démocrate illuminé.

Ce que je mets au-dessus de tout, ce qui est tout pour moi, c'est là mon Dieu ; Dieu est ce qui me distrait de tout ce qui n'est pas Lui. Ceux qui ne savent pas se ramasser sur un point quelconque de l'existence, ceux-là seuls sont des athées, car la foi, en somme, n'est que la haute distraction transcendantale. Il n'y a absolument pas d'autre religion que celle de l'intensité, et ses dogmes sont mathématiques.

Nous devons également discerner les deux éléments de la vie religieuse qui sont formulés par l'unité et par le binaire. « Un », c'est le superlatif divin. Il est l'objet du culte des vrais monothéistes. « Deux », c'est la réciprocité divine autour de laquelle se jouent les mystères dominicaux et le grand spectacle du miroitement universel. Les lois de cette catadioptri-

---

(1) El-wa*h*datu fil-ku*t*rati wal-ku*t*ratu fil-wa*h*dati.

(2) El-maqâmul-ilahi, hoa maqâm ijtimâ-ad-*ç*iddaïni.

que sont, au fond, occultes ; on ne peut guère les connaître en dehors du cas rigoureusement personnel.

Dans notre paysage, les objets, pourtant éphémères, sont beaux, car ils portent une parcelle de la beauté du jour. Plus ils contribuent à la coruscation irradiée de la fulgurance ambiante, plus ils tiennent de la beauté. Par eux-mêmes, ils sont nuls, et ils n'existent qu'en tant que supports de la lumière. Quand on les contemple isolés, ils peuvent paraître réels, mais c'est là une illusion. Toutefois, cette illusion n'est pas diabolique, comme le prétendent certaines écoles. Elle est, au contraire, sainte à un tel point que la religion nous oblige à y croire sous peine d'hérésie et de châtiments posthumes. La Loi sacrée de l'Islam, la « Shariyah » (= la grande Voie, la Voie extérieure) entoure la vie matérielle de rites, de cérémonies, d'égards et d'obligations de différentes espèces, uniquement pour nous enseigner que les choses existent, comment elles existent, et la juste mesure de respect dû à leur existence (1). Le droit canonique de l'Islam est, sans doute, un ordre social, mais il est avant tout un magnifique traité de symbolisme qui expose la place de toutes les choses dans la hiérarchie universelle. La théologie spéculative des grands initiateurs arabes cherche à prouver que les choses sont théophores dans le but de nous intéresser à la vie matérielle autrement que comme bêtes féroces. Je me permets de faire remarquer que la pratique de la religion conduit à des notions scientifiques dans l'ordre disciplinaire ou doctrinal, tandis que la spéculation illuminée des grands Maîtres produit une flamme intérieure qui est la force suprême de toute activité.

Retournons au paysage. Nous avons constaté que l'excès de lumière lui donne l'aspect d'illusion féerique qui lui est particulier, et qu'on a la sensation de se promener parmi des choses qui ne sont point vraies. Tout est extraordinaire. Tous les jours, que dis-je ? toutes les heures, vous regardez les mêmes choses comme si vous les voyiez pour la première fois. Ainsi, le regard ne cesse jamais d'être virginal et frais comme les Houris des jardins célestes (1), et l'âme ne vieillit jamais. C'est la perpétuelle union des contrastes qui fait boire à la fontaine de Jouvence, car le monde retrouve son sens primitif de pur et de candide par la solution des antithèses en magnifique sérénité. La terre a un brasillement de mer qui frissonne. L'élément léger et diaphane, l'air, est immobile et grave. Le Soleil, qu'on a juste au-dessus de la tête, vous entoure partout comme le châtiment d'un dieu irrité, et l'ombre n'existe pas. A sa place, il y a des morceaux de nuit au clair de lune.

---

(1) Les initiateurs du Nord exhortent à croire en Dieu, car on ne Le voit pas directement. Ceux du Sud ont besoin d'exhorter à la foi aux choses. Tous les deux expliquent l'invisible selon les circonstances.

(1) Le singulier masculin « Ahwaru » signifie quelqu'un qui a l'œil très noir.

II

Je crois bien formuler les principes ontologiques de l'ésotérisme arabo-musulman, en disant que l'Univers tangible n'est guère autre chose qu'une immense hallucination collective, héréditaire et invétérée. On dirait que le genre humain, autosuggestionné depuis des générations, joue à la séance spirite, et que les événements les plus graves de l'histoire de l'homme ou de la nature, considérés en eux-mêmes, ne sont que les soubresauts de la table qui tourne. Non seulement nos joies et nos douleurs ne sont que de fausses sensations régularisées par de longues habitudes ancestrales, mais encore les conventions sensorielles de tout le monde, ou presque, ont donné à la matière son aspect d'aujourd'hui. Ce n'est pas le milieu qui a créé l'homme. C'est l'homme qui a créé le milieu par la cristallisation de sa subconscience extroversée. Quand, par la suite, le milieu influence l'individu, le milieu n'est que l'instrument au moyen duquel les collectivités du passé et du présent s'emparent de l'individu pour le réduire à l'esclavage le plus ignoble, l'empêchent de voir avec ses propres yeux, d'entendre avec ses propres oreilles, d'agir selon sa propre initiative, et, avant tout, d'aimer avec son cœur. Elles le rendent tellement vil qu'il ne mérite même pas d'être puni quand il commet des crimes. Quand on parle de l'État contre l'individu, on n'est logique qu'à demi. Il faut voir l'humanité tout entière contre une seule personne qui s'est amusée à rompre la chaîne hypnotique du gâtisme universel.

Le trait d'union entre toutes ces habitudes serviles, c'est le temps. Or, le temps en lui-même est sacré, car il est une des bases du monde, lequel est, en principe, la grande pureté, comme d'ailleurs son nom l'indique. Il est le fondement de la sériation successive, et une tradition exotérique (*Hadît*) nous défend de maudire le siècle, car « le siècle est Dieu » (1). D'un autre côté, tout ce qui est transitoire est vain et nul. « Ed-dahru » (le siècle) prend le sens de tous les siècles, c'est-à-dire le temps indéfini, le fatum. Il signifie également ici ce qui est invariable au cours des siècles, ce qui est constant, donc toujours vrai. Les Livres sacrés sont parfois appelés « Dieu », d'abord par ellipse (2), ensuite parce qu'ils racontent des événements qu'on peut mettre en doute au point de vue de l'histoire ancienne, mais qui arrivent tous les jours dans le monde intérieur. En cet ordre d'idées, la matière première de tout ce qu'on appelle vulgairement le surnaturel, — je veux dire le *non-temps*, — est comprise dans la conception logique du temps, à titre d'antithèse, de valeur négative, comme le signe « moins » (—) en comptabilité ; c'est comme si l'on disait : $\pm\ n$ (3).

---

(1) Ed-dahru Allah.

(2) (Le Livre de) Dieu.

(3) Le *non-temps* n'est pas une figure de langage, car il désigne une substance en dehors de la forme limitée que le temps a donnée à la création. Je dis substance, car elle est positive de l'autre côté de la limite, quoique négative de ce côté-ci. Elle est cependant perceptible dans ce monde-ci On peut

On échappe à la tyrannie de la collectivité par la désagrégation des petits côtés du temps. Passé, présent et futur s'unissent par commutation en temps immobile (1). Mais je ne veux ni dois m'occuper de ces éléments de la pédagogie sentimentale. Celui qui désire les connaitre n'a qu'à ouvrir un catéchisme quelconque de n'importe quelle « *Tariqah* » ou congrégation religieuse islamite (2).

Les degrés supérieurs de la science mystique du temps, qui consistent en la permutation du temps en espace et vice versa, sont plus convenables aux recherches métaphysiques. D'abord, la question est plus abstraite, plus cérébrale, moins attachée à l'expérience personnelle. Ensuite, plusieurs sommités scientifiques, voire universitaires, y ont touché en d'admirables traités sur l'hyperespace. La quatrième dimension serait un état mental caractérisé par l'ubiquité de l'homme au moyen de l'unification du temps et de l'étendue. Le sujet est, malgré l'apparence, logique, ou plutôt mathématique, et n'importe quel artiste sérieux peut comprendre le problème lorsqu'il change ses impressions successives en notes simultanées, vu que la simultanéité est déjà l'embryon d'un espace. Je mentionne ces choses techniques et simples uniquement pour esquisser tous les abords de notre sujet (3).

---

même s'entrainer à ne sentir qu'elle, mais je ne conseille cet exercice à personne. Non seulement le spiritualisme sémitique, mais encore la magie à grimoires, sont fondés sur le *non-temps*. L'étude du phénomène est en dehors du cadre de cette étude.

C'est par l'observation des antithèses, — oppositions ou contremots, — que l'on forme les idées abstraites sans lesquelles il n'y a pas de pensée possible. Par le calcul exact des valeurs négatives ou imaginaires, on réalise cet hyper-réel que l'on appelle à tort le néant. Toute philosophie sémitique commence par être négative. D'après la chronométrie des peuples de cette race, l'évolution solaire de 24 heures commence par la nuit, à partir du soleil couchant, et continue par le jour. Ils ne disent pas « jour et nuit », mais « nuit et jour », comme il est dit « soir et matin » dans la Genèse.

De même, le Crédo musulman commence par une négation : « Lâ ilaha » (= il n'y a pas de Dieu), pour être suivi d'une affirmation : « Illallah » (= autre que Dieu). Le commencement est nihiliste, la fin est mystique. Mais il ne faut pas confondre le mysticisme lucide de « l'Identité suprême » avec les écoles du passé et du présent que l'on désigne ordinairement par les noms de mysticisme ou néo-mysticisme, etc. Nous remplaçons la théologie par les mathématiques.

(1) Voir *La Gnose*, revue d'études ésotériques, janvier 1911, pp. 33-34.

(2) En attendant la réorganisation extérieure du très ancien ordre « Malâmatiyah », on peut consulter avec avantage les livres Shâdilites, Qâdirites ou Naqshabendi. Les auteurs Shâdilites sont remarquables entre tous.

(3) Voir la revue *Il Convito*, Le Caire, juillet-août 1907, p. 96 de la partie italienne et p. 100 de la partie arabe : « Si comincia con volgere la successione in simultaneità. Ecio che chiamasi volgarmente *cangiar il tempo in*

L'hyperespace fait entrevoir le *non-temps,* lequel à son tour, ouvre la porte à la seule réalité qui vraiment *existe* dans l'Univers tangible. Deux grands hommes de races, d'époques et de religions différentes ont donné de cette réalité matérielle qui est au-dessus du plan sidéral, et dont le *non-temps* se sert comme d'un véhicule, une formule tellement lapidaire que ce serait un vandalisme que de vouloir la changer.

L'un de ces deux est l'extraordinaire penseur hispano-arabe Mo*h*yiddin ibn *A*rabi (1), surnommé avec raison « Es-Shei*k*ul-Akbar », c'est-à-dire le plus grand de tous les Maîtres de la cérébralité musulmane. L'autre est l'admirable écrivain cente Villiers de l'Isle-Adam. Je crois que, parmi tous les auteurs connus, eux seuls ont parlé de la « sensation de l'éternité » (2). Tous les deux indiquent par ce terme un élément indestructible et très subtil que Dieu a déposé dans l'âme de chaque être, et qui lui est rigoureusement personnel, de façon à ne jamais se doubler. Nous l'appelons « Es-Sirr » (=l'occulte, le mystère), car il est le secret particulier entre toute créature et son Seigneur. Il est une énigme dont la solution incombe à l'ensemble des efforts vitaux, de façon à constituer un devoir cosmique de premier ordre. Personne ne peut savoir ce qu'il y a dans le secret seigneurial d'un autre, et toute offense contre l'ineffable signature céleste que chaque être porte en son for intérieur est un crime autrement grave que le meurtre. La loi qui reconnait ce secret, ainsi que son caractère d'inaccessible, d'inviolable et d'incommunicable, garantit la plus précieuse des quatre libertés cardinales de l'homme, car elle est l'expression suprême de la vie la plus haute (3).

Quand l'homme a pénétré son secret dominical, il commence à connaître le plus majestueux Nom divin (4), dont la possession donne accès au sanc-

---

spazio e vice versa... Io ho scelto il termine più generale, più astratto e più metafisico. Ma il termine arabo corrente è : la facoltà di veder il passato nel presente... »

A la page arabe 100, j'écrivis : « Tabdiluz-zamâni makânan waluksu. »

(1) Voir, dans la revue *Il Convito,* la série d'articles intitulée « El-Akbariyah ».

(2) « El-*H*issul-Azali ». Dans quelques manuscrits, on trouve « El-*H*issu bil-Azal ». Le contexte rend aux deux formules un sens identique. Un héros de Villiers dit : « la sensation de mon éternité » (*Morgane*).

(3) Cette liberté, que j'appelle, faute d'une meilleure expression, « la liberté dominicale », implique les trois autres : la politique, l'intellectuelle et la sentimentale. Elles sont représentées dans le monde par l'Islam, l'Angleterre celtique, la France et l'Italie. Il est bien entendu que l'Islam, en son véritable sens abstrait et métaphysique, ne doit pas être confondu avec les communautés politiques ou ethniques de l'Orient, que l'on est obligé d'appeler islamites pour les désigner d'un nom quelconque. — La théorie de ces quatre libertés a été formulée pour la première fois, dans une revue parisienne, en août 1900.

(4) « El-Ismul-*A*tham ».

tuaire de la fatalité. Alors il perçoit, au-dessus de l'illusion collective, une sorte d'étoile, un point fixe dans le vide, analogue en partie à celui d'Archimède. Par la force de certain culte œcuménique, cependant naturel, et par des prières sur le Prophète, ce point se développe et prend une forme humaine, laquelle, par irradiation, produit l'horizon d'un monde nouveau en harmonie avec la place que l'on occupe dans l'éternité.

Tel est, en quelques mots, ce que l'on appelle « la culture du moi », et que nous désignons par le terme « El-Insânul-kâmil », c'est-à-dire l'Homme universel.

DOCUMENTS

Je pris une mousse parmi les neiges, et je vis la splendeur de la forêt tropicale.

Sous la brume froide, — Dans un grand palais sombre, — Une déesse en pierre noire à la tête de lionne — Me fit voir le Soleil africain sur le sable brûlant.

Je lisais les livres du Maître avant de savoir l'arabe.

Je le vis lui-même avant de connaître son nom.

ABDUL-HÂDI.

PAGES DÉDIÉES A MERCURE

SAHAÏF ATARIDIYAH

L'ART PUR.

(Suite)

(Pour l'intelligence de ce qui suit, nous résumons d'abord la première partie de cet article, parue dans le numéro précédent.)

Nous avons établi une profonde différence entre l'art cérébral et l'art sentimental. Seul le premier nous intéresse au point de vue ésotérique. Il enseigne la *logique solaire* et développe la sensation du *temps immobile* ou de l'*Actualité permanente du moi-extra-temporel et immarcessible*, sans laquelle la quatrième dimension est une impossibilité. Cet art, basé sur le *nombre émotif*, correspond, en partie, à la musique de la classicité occidentale. Il y a plusieurs traités d'ésotérisme musulman sous forme d'explication des principes de la grammaire arabe. L'esthésie de l'art sentimental est

indirecte. Elle opère surtout dans la mémoire du spectateur, par des associations d'idées, en remuant des souvenirs confus, ataviques ou habituels. L'art cérébral mérite le nom d'art pur, à cause de son esthésie *directe*, par le fait d'impressionner sans l'intervention d'aucun moi étranger ou objet extérieur, rien que par la sensation intérieure du battement pulsatoire de la vie, c'est-à-dire par le rythme. Or, le rythme n'est que le nombre en activité psycho-physiologique. C'est pourquoi le « dikr » des Dervishes est une assimilation vitale de certains rythmes d'initiés. La première condition d'une langue sacrée, ou même sacerdotale, est donc de se laisser rythmer sans grand'peine, c'est-à-dire d'équilibrer d'elle-même ses consonnes et ses voyelles. L'importance de l'art pur, au point de vue de la Gnose, est de relier le concret à l'abstrait, la quantité à la qualité, l'espace au temps, rien que par l'extrême limite de la matière, c'est-à-dire les nombres. J'appelle cet art l'art pur, car il ne prend de la matière que ses principes mêmes, ce qu'elle a de plus profond, de plus général et de plus subtil. Nous disons, par conséquent, que toute émotion provenant du sujet est extra-artistique, donc nuisible, car hors de propos. Tout ce que l'art veut exprimer par d'autres moyens que la proportion éloquente, c'est-à-dire par l'harmonie des nombres ayant un sens individuel et passionné, vient du Malin.

Toute opération d'art plastique consiste à préciser sa volonté passionnelle ou amoureuse par des accents mesurés dans l'espace euclidien à trois dimensions, autrement dit par le dessin, par la forme dans le sens le plus large du mot. Or, qui dit forme dit lumière, et qui dit lumière dit couleurs, exprimée ou sous-entendues. On conçoit donc que, à une certaine élévation de l'esprit, l'antithèse *ligne × couleur* disparaît dans la perfection lumineuse.

L'identité entre la ligne et la couleur est le critérium de l'exactitude de la *perspective solaire* ou *mentale*. Elle est la perspective du spectateur ému, et elle se forme par une nouvelle disposition des trois plans. Seule la dominante est ce qu'on appelle subjective, mais le reste suit des lois connues.

Cet article ne s'adresse qu'aux personnes qui connaissent ce que c'est que la perspective mentale. Celui qui ne sait pas ce que cela veut dire ferait mieux de lire autre chose. Mais quiconque voudra réellement s'instruire là-dessus, n'a qu'à étudier Mohyiddin ibn Arabi. Si la linguistique fait obstacle, que l'on étudie l'art arabe. Vous n'avez qu'à chercher la raison pour laquelle les monuments *anciens* de l'architecture purement arabe, même les plus modestes, paraissent toujours plus grands que la réalité. Ils semblent grandir sous le regard, par une sorte de déploiement d'ailes ou de mouvement d'éventail qu'on ouvre. Mais à défaut d'arabisme, on peut étudier n'importe où la transformation que subit l'espace à l'approche de la mort. On n'a qu'à observer avec une attention artistique au moment d'un danger de mort réel et conscient. Il y a beaucoup de marins et de militaires qui sont étudiants en Kabbale ; ils relèvent le plus souvent de cette école.

L'antithèse humaine dont la solution s'impose à l'artiste est *émotion × style*. Le problème a différents abords, selon les différentes formes de l'opposition universelle. En voici quelques-uns : l'amour individuel, la personnalité, la nature, le don inné (côté émotion), contre la collectivité, l'ordre

extérieur, la tradition, l'habileté acquise (côté style). Sans l'émotion, on produit une œuvre de style banal, sans fautes, soit, mais aussi sans mérites. Sans le style, on a une confusion de défauts et de mérites, qui ne vaut guère mieux qu'une œuvre de style froid, sans âme et vaguement prostituée.

Le but de l'artiste scrupuleux, c'est le *style personnel,* par la combinaison de l'étude amoureuse et personnelle de la nature avec l'intelligence et le goût développés par l'étude du passé artistique. L'art est l'équilibre entre la nature et la tradition, non seulement en alchimie, mais encore en esthétique.

*
* *

Nous pouvons dire que toute émotion picturale oscille entre l'Espagne et la Chine comme entre deux pôles. La Chine représente l'élément *succession formelle* de la sensation intérieure, tandis que l'art espagnol vous transporte subitement dans le monde nouveau de l'artiste, dont la plénitude de perspective efface toute préoccupation du passé et du futur. L'art chinois se déguste morceau par morceau. L'art espagnol, au contraire, vous entoure d'une atmosphère mentale aux rayons simultanés. En art, la Chine signifie le temps, et l'Espagne l'espace. Je dois ajouter que, sans l'union de ces deux éléments, il n'y a jamais d'art, c'est-à-dire de progression vers Dieu par l'union des contrastes complémentaires en la réalité formelle. Aussi la Chine et l'Espagne donnent-elles toutes les deux cette union, mais pas de la même façon : ce qui est le commencement chez l'une est la fin chez l'autre. La personnalité de l'artiste chinois se précise dans la succession des notes, à laquelle la tradition fait un fond grandissant et dominical, tandis que l'artiste espagnol manifeste son moi par l'accentuation simultanée des trois plans traditionnels de l'espace. De là l'intensité émotive de son art, sur laquelle se détachent les formes. En art, l'Italie est plus près de la Chine que de l'Espagne, tandis que la France se rapproche davantage de ce dernier pays, et Tintoretto est le plus espagnol des grands Italiens. Beaucoup de personnes se récrieront peut-être contre ma classification de l'esthésie française, mais, ici, je ne puis parler que des principes. On n'a qu'à regarder les primitifs français pour constater l'énorme différence qui existe entre eux et les vieux maîtres flamands, allemands ou italiens. On ne peut leur attribuer une parenté quelconque en dehors des Espagnols.

Nulle part l'union entre la succession et la simultanéité n'est plus parfaite, plus profonde que dans l'art arabe, l'art africain et l'art malayo-polynésien. Je comprends par l'art africain, non seulement celui de l'antiquité égyptienne (sculpture), mais aussi celui des Berbères du Soudan et celui des Abyssins. A l'art malais, il faut aussi rattacher certains éléments de l'art khmer. Je veux appeler toutes ces beautés d'un seul nom : *l'art équatorial,* malgré que l'Égypte et l'Arabie ne soient pas des pays tropicaux proprement dits. Il faut en exclure l'art singhalais, celui de l'antiquité javanaise, et même celui des Dravidiens, car un élément nordique les a détournés de leur tendance primitive.

Ce qui distingue l'art équatorial parmi tous les autres, ce qui donne une importance extraordinaire à tous ses produits, — même les plus modestes, — c'est la notion qu'il possède au plus haut degré de ce que je ne puis désigner autrement que par la *vivante immobilité*, par un caractère d'éternité et d'infini, qui exerce sur l'esprit une fascination de grand calme, dont le pouvoir hallucinant est bien plus profond que les narcotiques les plus subtils.

L'antithèse contradictoire et abrogative de cet art est l'art allemand (moderne). L'un, malgré son extase, n'est jamais sentimental ; l'autre l'est toujours et ne peut être autrement. L'un est toujours cérébral, malgré l'intensité de son émoi ; l'autre ne l'est jamais. L'artiste des tropiques, fût-il un sauvage, sait instinctivement que l'équilibre esthésique repose sur l'unisson trinitaire, qui est la base même de la tradition eurythmique. Tous les artistes chinois, espagnols, italiens, français, sont d'accord à ce sujet ; tandis que l'artiste allemand, fût-il un érudit de première classe, ne voit jamais que deux plans dans l'espace. C'est là la seule raison de leur peu de succès à Paris ; le chauvinisme n'y est pour rien, quoi qu'on en dise. Ne voit-on pas le public français exagérer outre mesure les petites qualités musicales de Wagner au détriment de Berlioz ?

Les puristes, quoique assez nombreux, forment un groupe homogène. Malgré cela, ils ne sont rien moins que des doctrinaires ; encore moins sont-ils des pasticheurs ; mais, comme ils poursuivent le même but par le même chemin, ils sont, quoique très distincts entre eux, encore plus séparés des autres peintres. Je crois résumer toutes leurs théories en disant qu'ils cherchent la vérité dans la précision de la lumière, par la voie de la plus haute simplicité des moyens. De cette double condensation résulte une théorie intense, personnelle, et un art tout de franchise et de perspicuité. Devant une œuvre de puriste, on sait au premier coup d'œil à qui on a affaire. Rien que le parti-pris de l'extrême clarté doit le rendre, sinon sympathique, au moins digne de respect, car il ne vous fait jamais perdre de temps.

Dans toute école, il y a une doctrine (théorie) qui montre le but, et une discipline (pratique) qui fait parvenir au but proposé par la théorie. Examinons les deux dans le cas présent. Donc, est-ce que la vérité picturale se trouve exclusivement dans la précision de la lumière ? Je dis que tel est le cas, et toute la peinture française affirme que le plus important dans un tableau, ce sont les valeurs, c'est-à-dire la distribution exacte et intelligente de la lumière. Elle est en outre l'architecture de l'espace et l'équilibre des masses dans le vide. Il y a des ébauches informes qui donnent une impression saisissante de la réalité. C'est que la justesse superlative de quelques valeurs principales tient lieu de toutes les lignes qui donnent aux objets leurs formes.

Vous me direz peut-être que déterminer les gradations entre une tache blanche et une tache noire n'est pas une occupation qui exige l'effort des facultés supérieures de l'homme. C'est une profonde erreur. La sagesse (El-*H*ikmah) n'est que l'art de mettre toute chose à sa place, de lui donner sa juste valeur, de l'exposer dans sa vraie lumière. L'ésotérisme inconscient (ou subconscient) des peintres puristes, — dont quelques-uns réalisent l'admi-

rable type de la brute transcendantale, — a compris que ce modeste travail manuel, ce petit détail de rien du tout, est en réalité le Grand Arcane, le noyau de l'orthodoxie, la couronne de la Tradition sacrée et primitive. Aussi sacrifient-ils tout à la justesse du ton. Rien que cela prouve que le premier principe de cette école est l'honnêteté absolue et le bon sens. Il est déplorable de les voir traités de farceurs qui se moquent des gens. Ceux qui ont pour seule discipline l'abstraction de tout ce qui pourrait embrouiller leur pensée dominante ne peuvent être des menteurs. Le seul reproche que leur ferait un adversaire loyal serait peut-être de vouloir trop de clarté, et de pousser l'évidence jusqu'à la nudité brutale. A cette attaque, on peut riposter qu'il y a la nudité paradisiaque et le nu profane, et que la Dame du puits ne peut être mieux vêtue que par un rayon de soleil. Il est bon d'avoir des adversaires intelligents ; malgré eux, ils vous instruisent.

Peut-être, direz-vous aussi, ne comprend-on pas bien les rapports entre le moi et une gradation savante entre le blanc et le noir. Je dis que la lumière du même Soleil n'est pas la même pour tout le monde. Nous avons posé en principe (dans le numéro précédent de cette Revue) qu'artiste est celui pour lequel il semble que Dieu ait créé un Soleil spécial. C'est en précisant, par un travail de simple ouvrier consciencieux, la lumière de ce Soleil, de son Soleil à lui, que l'artiste atteint les plus hauts sommets de la sagesse et de la personnalité. S'il lui plaît de s'imaginer que son *Soleil personnel* soit réellement le seul qui existe dans l'Univers, je n'y vois aucun inconvénient. C'est là, d'ailleurs, une affaire de conscience intime ; peut-être l'innocente manie de ce petit fanatisme fait-elle partie de son hygiène de travail. Il y a peu de choses dans la vie moderne qui portent une consolation à l'artiste ; un peu d'alcoolisme, — je parle au figuré, bien entendu, — n'est, par conséquent, qu'un péché véniel.

Le simplisme est le principe, non seulement de tout art, mais encore de toute activité de l'esprit. Il est le sceau de la maîtrise. Cézanne, avec son parti-pris de touches parallèles, du haut-droit de la toile vers le bas-gauche, l'utilisa comme moyen de contrôler un élément matériel du travail, lequel élément distrait des problèmes les plus hauts de la peinture les artistes qui cherchent. Ne pouvant ni voulant supprimer cette matière indispensable et souvent rebelle, il la régularisa en la circonscrivant dans les formes conventionnelles, dont il fit des rythmes éloquents. La dominant ainsi, il put sans difficulté l'entraîner dans ses spéculations techniques, desquelles sortirent les visions superbes qui font la gloire de ses œuvres de haute cérébralité. Les puristes de nos jours ont repris et développé cette idée, et leur dessin est par rapport à celui des autres peintres ce que l'algèbre est au calcul ordinaire. La réduction de toutes les formes en figures géométriques donne à leurs œuvres une apparence inaccoutumée qui choque le profane. Elle est pourtant un système ingénieux pour déterminer avec précision, non seulement les masses, les plans et les distances, mais encore les valeurs et le clair-obscur. On obtient par ce moyen un lien indissoluble entre la ligne et la couleur, qui produit une progression rythmique dans le sens de l'axe visuel. Il construit les perspectives lumineuse et psychique, dans lesquelles se ma-

nifeste tout ce qu'une œuvre d'art exprime d'occulte. Nous avons dit (1) que le dessin sur l'axe visuel ou optique ne peut être obtenu par un apprentissage quelconque, étant le fruit de la seule inspiration. Le dessin par l'abstraction géométrique et le dessin mental (2) sont dans le même cas. Ce dernier, formé par des résultants sous-entendus dont les composants seuls sont exprimés visuellement, est, en peinture, ce qu'est, en littérature, « la nuance seulement » par rapport à la couleur, dans le célèbre aphorisme de Verlaine. Il est bien entendu que ce système ne convient pas à tout le monde ; il faut être bien inspiré et très sûr de soi-même pour dessiner de cette façon.

La discipline puriste rend toute sentimentalité impossible ; mais ce qu'on perd de ce côté, on le retrouve avec avantage en cérébralité. J'ai vu, de Picasso, des œuvres dont le faisceau lumineux s'est cristallisé en une mosaïque de pierres précieuses taillées et d'énormes diamants d'une transparence extraordinaire. Mais j'ai vu aussi, du même maître, des dessins qui supporteraient fort bien le voisinage des plus grands Italiens. C'est par le purisme que nous finirons par découvrir le secret des arts anciens, grec, arabe, gothique et renaissance. Picasso a fait évoluer toute l'esthésie de l'Espagne ancienne en la ployant à des tendresses et à des virginités de la Polynésie. Le Fauconnier possède toutes les magnifiques qualités d'un vieux primitif français, avec la modernité en plus. Léger a repris le problème esthétique qui hanta Ingres, lequel cherchait le secret de Raphaël, qui, à son tour, cherchait l'idéal des Grecs. Or, tout en restant lui-même, Léger a exprimé des beautés que poursuivait Ingres. Il va sans dire que le puriste de nos jours a supprimé toute espèce de guitare en son jeu.

Quand nous disons que l'art est l'union des contrastes, nous parlons spécialement de l'union des contrastes complémentaires, surtout de celle du temps et de l'espace, de la succession et de la simultanéité. Celle des contrastes abrogatifs est en dehors de notre sujet, car ils ne relèvent pas de l'influence de Mercure. Nous pouvons nous résumer d'une façon définitive et nette en disant que le rythme est une série unifiante de contrastes linéaires ou dynamiques ; que les valeurs, contrastes entre le clair et le sombre, ne sont que des rythmes dans la direction profondeur de l'axe visuel. C'est pourquoi la gradation parfaite des valeurs évoque subitement les autres rythmes, ceux qui évoluent dans le sens des autres axes, l'horizontal et le vertical, et qui constituent la forme dans le sens ordinaire du mot. Le contraste des couleurs complémentaires est, avec raison, négligé par les puristes, car la fameuse théorie qui les concerne, celle qui a empoisonné toute une *génération* de peintres, n'est qu'une théorie de laboratoire. Par contre, ils observent attentivement les contrastes entre couleurs sourdes et couleurs sombres, contrastes bien plus importants que ceux qui existent entre, par exemple, un vert et un rouge, car ils ressemblent parfois à un conflit entre l'actif et l'inerte, ou même entre la vie et la mort.

---

(1) Voir numéro précédent de *La Gnose*, p. 37.
(2) *Ibid.*

Le mouvement puriste est la manifestation moderne de l'éternel principe de « l'art pour l'art ». On peut considérer Cézanne comme son fondateur, et lui-même, à son tour, continuait la tradition de Chardin.

ABDUL-HÂDI.

L'ALCHIMIE PRATIQUE

Presque tous ceux qui ont écrit sur l'Alchimie pratique n'ont envisagé que le Grand Œuvre. Certes, c'est l'opération la plus importante de l'Alchimie. Elle résume toutes les autres ; plus qu'elles, elle nécessite une connaissance approfondie de la théorie, une patience à toute épreuve (sans parler des autres conditions), et celui à qui il est donné de réaliser entièrement, complètement le Grand Œuvre, celui-là est véritablement un Adepte.

Mais la pratique de l'Alchimie ne se borne pas là, et il est d'autres opérations moins difficiles, mais qu'il est bon d'avoir pratiquées si l'on veut entreprendre le Grand Œuvre. Je vais en indiquer quelques-unes.

« Les principes des choses, dit Morin de Villefranche, sont la Matière et la « Forme. » Cette Matière est unique, et capable de formes qui se substituent les unes aux autres. Effectuer cette substitution (1), voilà le but de l'Alchimie.

A chaque forme correspond un nombre. Il est bien évident que l'Alchimiste n'agit pas directement dans le monde des Nombres ; mais il peut, par l'extraction de la quintessence d'une chose, être en possession de sa forme dans un état tel qu'elle soit apte à servir à ses expériences. L'extraction des quintessences est une des choses les plus importantes de la pratique de l'Alchimie, et l'expérience par laquelle il est bon de débuter. Elle entraîne la séparation des corps en leurs quatre éléments.

Dans la quintessence, on possède la forme unie à un état de matière plus pur que l'état ordinaire. Les formes peuvent exister sous des états plus subtils encore ; d'autre part, elles peuvent avoir une tendance à se fixer dans notre monde physique, si elles rencontrent de la matière dans un état approprié. C'est ainsi, suivant l'hypothèse la plus vraisemblable, que se formeraient les Gamahés. L'artiste peut imiter la Nature : « Il y a certaines préparations sur « lesquelles les empreintes des formes subtiles se gravent particulièrement « bien. » (Marc Haven.)

Il est possible à l'Alchimiste de reconstituer un corps lorsqu'il possède une

(1) Il peut y avoir, pour arriver à ce but, d'autres moyens que les procédés alchimiques ; mais je n'ai pas à m'en occuper ici.

partie de ce corps, ou même, ce corps étant détruit, lorsqu'il en possède les cendres. C'est la Palingénésie, qui se pratique pour les trois règnes.

Il est possible également de donner un accroissement plus ou moins rapide à une semence, minérale, végétale ou animale, et, selon les conditions dans lesquelles on place cette semence, on obtient alors une forme plus ou moins rapprochée de la forme naturelle. On peut même associer des semences assez différentes. C'est le principe sur lequel on a basé la fabrication, reelle ou hypothétique, de l'Homunculus.

Les quintessences des trois règnes ont des actions très variées sur les êtres. Pour ce qui est de l'homme, en particulier, on peut obtenir par leur emploi des remèdes beaucoup plus efficaces et moins dangereux que ceux de la Thérapeutique officielle. Et, à côté des remèdes, il y a les poisons, depuis ceux qui foudroient jusqu'à ceux qui tuent en plusieurs années, mais tout aussi sûrement, en passant par ceux qui annihilent pour quelque temps ou pour toujours telle ou telle faculté, ceux qui rendent fous, et ceux qui ne laissent qu'une vie inconsciente, purement végétale.

L'Alchimie minérale (sans parler de diverses choses fort utiles, comme le moyen de dissoudre le verre ou de le rendre malléable, la production artificielle du granit, etc.), enseigne la fabrication des perles, des pierres précieuses, et cela par différents procédés. Il n'est pas question, bien entendu, de cristallisations obtenues à l'aide de températures et de pressions énormes ; il faut laisser cela aux savants. Mais on pourra procéder, par exemple, par une cuisson lente, prolongée, à température peu élevée, dans certaines conditions, d'une matière appropriée ; ou par l'obtention d'un corps qui, projeté dans une matière en fusion, la cristallisera. Mais il faut toujours beaucoup de temps : c'est d'ailleurs le propre des opérations alchimiques en général.

Passons maintenant à l'Alchimie métallique. Elle permet d'obtenir des métaux nouveaux, doués de propriétés particulières, selon les nécessités. Elle permet aussi d'obtenir des métaux déjà connus : tout cela par différents procédés.

On peut obtenir directement le métal par un travail approprié sur différentes matières minérales. On peut également modifier la constitution d'un corps par substitution, addition ou soustraction de certains principes. « C'est « à une opération de ce genre que Basile Valentin fait allusion, lorsque, « après avoir vanté les qualités du Mercure, de l'Argent, du Soufre du « cuivre et du sel de fer, il ajoute qu'il est avantageux de savoir mêler « la force et la dureté de Mars avec la constance de la Lune et la beauté « de Vénus, et les accorder par un moyen spirituel. » (Abel Haatan.)

On peut accroître un métal, le développer en quantité. On peut le faire évoluer, l'accroître en qualité, soit longuement (Clavenad), soit rapidement, au moyen d'un ferment approprié. « La croissance du métal ou son dévelop- « pement en quantité devra s'opérer dans un milieu spécial, qu'on appren- « dra à connaître en observant la nature de ses minières. Son évolution « nécessitera des conditions identiques, mais exigera en outre l'application « du feu sous une forme analogue à celle qui a été employée dans le Grand « Œuvre. La synthèse nécessite une véritable solution philosophique à la-

« quelle doit succéder la putréfaction ; l'accroissement et l'évolution ne « peuvent se produire que lorsque le métal a revêtu une forme végétale. » (Abel Haatan.)

On peut enfin extraire d'un métal sa semence, et en composer un ferment qui, projeté dans un métal en fusion, le transmuera en sa nature. Les Alchimistes ont surtout développé ce procédé, en s'occupant particulièrement de l'or et de l'argent. Mais il faut faire attention à un point : c'est qu'il y a de nombreux procédés différents pour obtenir ce résultat, et que les Alchimistes ont souvent mélangé, volontairement ou non, les modes opératoires de ces divers procédés.

A propos de la Chrysopée, ils ont dit : de même qu'un cheval ne peut venir que d'un cheval, de même c'est de l'or seul qu'il faut extraire le ferment qui donnera de l'or.

Mais le Grand Œuvre est autre chose. Il ne s'agit pas là de transmuer un métal en or, de l'amener à un plus haut degré d'évolution, mais bien au plus haut degré possible d'évolution. La marche à suivre n'est pas identique, et il n'est pas nécessaire de se servir d'or. On part d'une minière unique, qui est proprement la matière première, et qui, recueillie dans des conditions déterminées, contient tout ce qui est nécessaire pour arriver au résultat proposé. On procède par une voie unique, et l'on obtient finalement un corps qui, s'il ressemble à l'or par certains points, en diffère par d'autres, et est beaucoup plus parfait : c'est là ce qu'on appelle la Pierre Philosophale.

Le Grand Œuvre conduit également à la possession de l'Élixir de Vie et de la Lampe Éternelle.

On voit que ceux qui entreprennent le Grand Œuvre pour obtenir de l'or, pour acquérir des richesses matérielles, se trompent étrangement. Par contre, il y a, comme nous l'avons dit, plusieurs moyens alchimiques pour avoir de l'or.

Mais il existe d'autres procédés plus rapides, que certains ont appelés hyperchimiques, et qui utilisent diverses actions mécaniques, physiques, chimiques : acides, ferments, pression, martelage, froid, chaleur, etc. (procédés de Tiffereau, Strindberg, Carey Lea, Lebrun de Virloy, Emmens, etc.). On peut, par certains de ces procédés, employés simultanément ou successivement, obtenir de l'or facilement, rapidement et en grande quantité, toutes conditions qui, au premier abord, semblent devoir les rendre susceptibles d'une application industrielle.

Mais je tiens à dire ceci : un homme est arrivé par ces moyens à transmuer de l'argent en or fort authentique, puisque cet or fut acheté par la Monnaie de son pays ; il y gagna une fortune, mais, au bout de quelques années, cet or, reprenant sa forme primitive, redevint de l'argent.

Que ceci serve d'exemple à ceux qui essayent de faire de l'or par des moyens hyperchimiques : pareille mésaventure les attend, quoi qu'ils en pensent, car seules les méthodes purement alchimiques permettent de changer la forme des corps d'une façon stable.

MERCURANUS.

BIBLIOGRAPHIE

Parmi les ouvrages récemment parus, nous recommandons particulièrement le suivant à nos lecteurs :

L'Evolution sociale ; étude historique et philosophique de Sociologie synthétique, par F.-Ch. Barlet. *Paris,* 1910, un vol. in-8.

L'ouvrage est divisé en quatre parties principales. Dans la première : *L'Organisme social,* l'auteur démontre que la Société est un organisme quaternaire, ou trinité en réalisation, et il étudie les lois de son fonctionnement. Dans la seconde : *Physiologie sociale,* il établit une classification des variétés constitutives de l'organisme social, qu'on peut ramener à quatre formes correspondant aux quatre tempéraments du règne hominal. La troisième partie : *Biologie sociale,* est consacrée à l'étude des causes des modifications sociales. Enfin, dans la quatrième partie, Barlet fait l'exposé de la seule constitution sociale véritablement équilibrée et durable : la Synarchie.

On peut dire que le sujet est traité, dans cette œuvre remarquable, avec toute la clarté et la compétence désirables.

M.

ERRATA DU NUMÉRO 1.

Page 4, ligne 18, lire *agitées,* au lieu de *agitée.*

Page 5, ligne 33, modifier ainsi la ponctuation : *une attaque vive et subite, sans doute à propos....*

Page 8, ligne 5, lire *accident,* au lieu de *acident.*

Page 10, ligne 27, ajouter une virgule après *en hébreu.*

Page 15, ligne 38, lire שׁלם, au lieu de סלם.

Page 15, ligne 40, lire *chapitre XIV,* au lieu de *chapitre XVI.*

Page 17, ligne 34, lire גֹּלָם, au lieu de גֹּלֶם.

Page 18, ligne 4, lire *considérés,* au lieu de *considérés.*

Page 22, ligne 1, ouvrir les guillemets après *c'est-à-dire.*

Page 22, ligne 2, lire *plus complète,* au lieu de *plus que complète.*

Page 22, ligne 36, lire *un'ellissi,* au lieu de *un'elisso* (répété deux fois).

Page 27, ligne 41, ajouter une virgule à la fin de la ligne.

Page 28, ligne 4, lire *Connaissance,* au lieu de *connaissance.*

Page 28, ligne 24, lire *Dinul-Fitrah,* au lieu de *Dinul-Fitrah.*

Page 30, ligne 11, lire *Wahdatul-wujûd,* au lieu de *Wahdatul-wujûd.*

Page 30, ligne 15, lire *Dinul-Fitrah,* au lieu de *Dinul-Fitrah.*
Page 31, ligne 32, lire *Omar ibn Fâriç,* au lieu de *Omar ibn Fâric.*
Page 31, ligne 42, ouvrir les guillemets devant Haqîqah.
Page 32, ligne 23, lire « *Talimur-rijal* », au lieu de « *Et-Talimur-rijal* ».
Page 37, intervertir les lignes 17 et 18.
Page 39, ligne 25, lire *ce texte,* au lieu de *le texte.*
Page 39, ligne 31, ajouter une virgule après *mais.*
Page 39, ligne 37, lire *Sépher Ietsirah,* au lieu de *Sépher Jetsirah.*
Page 39, ligne 38, lire *Ietsirah,* au lieu de *Jetsirah.*

Le Gérant : A. THOMAS

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD ET Cie.

